

Les otages

Roman de suspense

Denis Rouleau

Éditions des Petits Pains

Les otages

Remerciements

Je tiens beaucoup à rendre grâce au Seigneur Jésus pour toutes les grâces qu'Il m'a données pour l'écriture de ce roman.

Je tiens aussi à remercier tous ceux qui m'ont aidé dans la vie, particulièrement ma mère qui m'a transmis la foi au Seigneur Jésus.

Les otages

COURTE BIOGRAPHIE

de Denis Rouleau

Madame, Mademoiselle, Monsieur,

Je suis né tout près de Berthierville, dans la Province de Québec, au Canada. J'ai fait mes études classiques au Séminaire Saint-Antoine à Trois-Rivières et au Séminaire de Joliette ainsi que mes études collégiales au Cégep de Joliette.

Je suis diplômé de l'École Polytechnique de Montréal en génie physique. J'ai travaillé quelques années et je suis tombé malade. J'ai alors découvert le monde du bénévolat et de la foi où je m'implique depuis 1990, car j'y ai découvert la joie et la paix en retrouvant ma foi d'enfant.

Cette paix et cette joie sont très importantes dans ma vie aujourd'hui et j'essaie de les nourrir de la meilleure façon possible.

J'écris depuis l'adolescence. En l'an 2000 j'ai délaissé le monde du bénévolat et je me suis consacré alors sérieusement à l'écriture de romans que je conserverais en vue d'une possible publication. Cela me procure beaucoup de joie de partager, via le livre, ma foi catholique avec ceux qui voudront bien les lire. J'ai passé un manuscrit à un jeune homme de ma paroisse et il l'a bien aimé. Voici les titres de mes treize romans dans lesquels certains personnages manifestent leur foi catholique. Je vous les donne dans l'ordre où ils ont été écrits:

Martin et les petits pains,

Joseph et les petits pains,

Anne et la Compagnie fraternelle,

Les blés semés,

La façon d'Émilie,

Les jeux d'Hubert,

Les otages

Âmes en péril,

Le nomade,

L'adolescent qui voulait émerveiller Dieu,

Les enfants du Royaume,

Les trois futurs prêtres,

La cachette de François,

La mission d'Olivier Marsolais,

Les otages,

Le combat de David Lapierre.

À paraître bientôt :

La mère,

La vie éternelle.

Je suis pleinement heureux dans la vie. Écrire me procure une joie certaine.

Veillez agréer, Madame, Mademoiselle, Monsieur, mes salutations les plus distinguées.

Denis Rouleau

Les otages

1. L'enlèvement

Regardant Pierre, pieds et mains liés, Marielle, réveillée et ficelée au siège de la fourgonnette, lui dit, d'une voix étouffée, à travers son bâillon :

– J'ai peur...

– Courage! répondit Pierre, bâillonné, en criant presque pour répondre à Marielle, sa femme.

La voix leur était presque coupée. Il ne leur restait que les yeux pour communiquer. Dans les yeux de Marielle, Pierre lisait la détresse. Se sachant observer par sa femme, il essayait de garder des yeux de sang-froid, même des yeux compatissants au désarroi de sa femme. Aucun des deux ne s'attendait à être enlevé en revenant d'une soirée chez des amis. Ce fut la stupéfaction complète pour ce couple que l'on disait sans histoire.

Que pouvaient bien leur vouloir ces ravisseurs qui furent si brutaux lors de l'enlèvement? Comme couple enseignant, ils n'avaient pas beaucoup d'argent à la banque, et Pierre, au chômage depuis deux mois, attendait toujours un emploi comme professeur de Latin; quant à Marielle, professeure d'Anglais, elle subvenait aux besoins du couple en attendant que le meilleur arrive. Rien ne les prédestinait à un enlèvement.

À en juger par les soubresauts et les secousses de la fourgonnette, Pierre conclut qu'ils circulaient sur un chemin secondaire ou tertiaire, mais pas sur une autoroute. Où étaient-ils emmenés? Mystère total. Comme il ne pouvait voir l'heure sur sa montre, Pierre essayait d'évaluer le temps que prenait le transport, se disant que cela pourrait toujours servir à un moment donné. 128 secondes depuis le départ... 256 secondes... 1024 secondes...

Les otages

Pierre comptait par groupe de 8 secondes, comme sont divisés les octets d'un ordinateur : 8, 16, 32, 64, 128, 256, etc. Il se disait que le total serait plus facile à retenir qu'un nombre multiple de 10. En comptant le temps, il arrivait à se changer les idées et à maintenir une vision critique sur ce qui se passait; il savait qu'en gardant sa tête froide, cela aiderait Marielle à tenir le coup. Il préférait calculer le temps passé à se déplacer plutôt que de céder à la panique. Il essayait aussi d'évaluer la vitesse de la fourgonnette par sa rapidité à passer les cahots de la route.

À 8190 secondes évaluées approximativement, la fourgonnette s'immobilisa. Il retint ce nombre de secondes approximatives et la vitesse du véhicule à près de 70km/heure. Il effectua les calculs mentalement et il arriva à environ 150 km du point de départ. Mais il ne savait pas la direction suivie par le véhicule, ayant la vue du dehors bouchée par les parois de la fourgonnette toute fermée.

La portière arrière de la fourgonnette s'ouvrit en coup de vent; deux hommes armés de revolver montèrent à bord. Ils mirent un bandeau sur les yeux de Pierre ligoté et ils le sortirent sauvagement de la fourgonnette en le traînant. Quant à Marielle, ils la traitèrent un peu mieux en la faisant sortir de sa petite prison sans brutalité, mais avec un bandeau sur les yeux.

Pierre sentait que le sol sur lequel on le traînait se composait d'asphalte, puis de bois sur de courtes distances. Il sentit qu'on lui détachait les pieds afin qu'il puisse marcher sans doute. Il entendit soudainement que le bois sur lequel résonnaient ses bottes devenait comme *creux*; il y avait un son émis par ses bottes comme celui produit par une caisse de résonance.

Comme il entendait sa femme respirer bruyamment, il savait que les malfaiteurs l'emmenaient. Il avait conclu que les brigands étaient des malfaiteurs, car la question de rançon était éliminée à cause du peu d'argent que possédait le couple. Que voulaient-ils alors?

Puis, il devina qu'on le faisait monter dans une embarcation, car il y avait un mouvement de roulis et d'oscillation. Il s'était donc tenu sur un quai fait de bois. Sa femme semblait le suivre : tant qu'ils étaient ensemble, il y avait de l'espoir sur ce que pouvaient exiger les malfaiteurs armés.

Soudain, un cri de Marielle lui déchira le cœur :

Les otages

– Aie! Assez! cria Marielle à travers son bâillon.

– Bande de lâches! cria Pierre à travers son bâillon. Pierre reçut un coup de poing au ventre, mais n'émit aucun son de sa bouche pour ne pas inquiéter Marielle qui avait toujours les yeux bandés.

– Le putois! arrête! s'écria un malfaiteur en riant. Le putois, celui qui puait tellement, était maigre et portait une drôle de cicatrice sur la joue gauche, manquait de respect à Marielle. Marielle se souvint de son odeur caractéristique.

Pierre retint ce surnom, « le putois »; mais il ne retint pas ce surnom complètement pour rien. En effet, les malfaiteurs s'étaient donné leurs surnoms usuels pour chacun d'entre eux.

– Ah! ta gueule, le gorille! Le gorille était l'homme fort du gang composé de cinq malfrats. Il s'était affecté lui-même à la surveillance de Pierre, mais ce n'était pas la véritable tête dirigeante du gang; en effet, il était le deuxième dans la hiérarchie des malfaiteurs. Le putois leur enleva les bandeaux, mais le gorille lui ordonna de les leur remettre. Pierre retint le surnom de « gorille » par son apparence : cheveux hirsutes, front bas et étroit, cou trapu, épaules plus larges que la taille, des pectoraux en vallon, des cuisses de tronc d'arbre. Un homme très fort physiquement.

– Veux-tu que j'aie te la fermer? demanda le gorille.

– Non! je faisais une farce, répondit le putois.

– Aie! Salaud! Arrête! cria encore Marielle à travers son bâillon.

– Le putois, si tu n'arrêtes pas, je vais aller te faire arrêter et tu vas haïr ce que je vais te faire! Et puis, si tu abîmes la marchandise, je te défonce le crâne! dit d'une seule traite le gorille.

– OK! Le gorille! répondit tranquillement le putois.

Montés à bord de la frêle embarcation, Pierre, surveillé par le gorille fut assis dans un coin du yacht, appelé « Cicéron », et Marielle surveillée par le putois dans le coin opposé. Puis, trois autres sbires de 90 kg environ chacun, dont un conducteur du yacht et deux gardes du corps à ne rien faire.

Les otages

Pierre retenait de cette conversation qu'ils étaient, lui et Marielle, de la marchandise, mais, se demanda-t-il, quelle sorte de marchandise? Pierre n'était pas réconforté par cette vague étiquette collée sur eux.

L'embarcation fit un grand arc de cercle. Pierre pouvait le comprendre, puisque le yacht resta penché sur le même côté pendant presque la moitié du temps de traversée. Il fallait que ce soit un lac, et qu'il soit « courbé » selon un arc de cercle. Pierre retenait dans sa mémoire ce trajet inusité.

Réduisant les gaz, l'embarcation accosta sur un rivage de sable. Le bruit de l'aluminium sur le sable était bien connu de Pierre à cause de ses nombreux accostages du même genre, pratiqués dans ses voyages de pêche. Les deux sbires qui ne faisaient rien débarquèrent et tirèrent le yacht plus avant sur la plage, puis ce fut le conducteur du yacht qui descendit, attendant que les quatre passagers restants débarquent à leur tour. Le putois débarqua et tint la main de Marielle pour la faire débarquer; le gorille fit de même avec Pierre en le guidant par la main. Une fois à terre, les passagers du yacht se dirigèrent vers un chalet en suivant un sentier usé par les nombreux pas de personnes. Marielle et Pierre, toujours aveuglés par leur bandeau furent guidés par le putois et par le gorille respectivement.

Arrivés au chalet, les quatre sbires cherchèrent la clef du chalet pendant que le gorille s'occupait de garder les deux prisonniers.

– Elle est où cette clef? demanda le putois aux trois autres malfrats, sauf le gorille.

– Où l'as-tu mise le mois dernier, le putois? demanda le furet type nerveux et plein de muscles, un des deux qui se tenaient à ne rien faire dans le yacht.

– Je l'ai mise... ah! la voilà! elle était sous le pot de fleurs! déclara le putois victorieux.

– Avancez la petite Dame, dit le putois en lui faisant un signe théâtral de tout son corps légèrement recourbé sur le côté et en tendant la main vers la porte du chalet qu'il avait débarrée.

Marielle reçut une légère poussée sur l'épaule vers la porte du chalet de la part du gorille. Le furet entra le premier, suivi de son comparse et du

Les otages

conducteur du yacht; il ne manquait que Marielle et le putois qui entrèrent suivis de Pierre et du gorille qui barra la porte du chalet de l'intérieur pour éviter que les « invités » ne s'enfuient.

– Tu nous prépares le café, la Belle au Bois dormant? obligea le putois.

– Ouais! on attend après le café! dit le renard, tellement roux qu'il était presque rouge, avec un ton railleur, le deuxième qui attendait à ne rien faire dans le yacht.

– Moi, je le veux très fort et corsé, dit le conducteur du yacht, avec des yeux étincelants de ténèbres.

Marielle, qui avait eu un peu le temps d'analyser les malfrats, conclut qu'elle était mieux de ne montrer aucune crainte devant ses agresseurs, car la peur de la proie facile les excitait avidement. Ils se comportaient comme des prédateurs qui sentent une proie prise au piège. Aussi, elle s'empressa de trouver la cafetière et le café en grains. Elle moulut les grains de café au moulin manuel et fit bouillir l'eau de la cafetière. Lorsque l'eau de la cafetière fut bouillante, elle y versa suffisamment de café moulu pour qu'il fût fort et corsé selon les ordres reçus.

– Le café sera assez fort et corsé quand il sera prêt.

Elle prit la précaution d'affirmer que le café sera « assez » fort et corsé pour éviter trop de critiques sur la force du café et son état corsé. Finalement, le café fut prêt et elle en servit une tasse à chaque malfaiteur en gardant la tête bien droite et les épaules bien campées. Son mari, jusque-là silencieux, se leva vigoureusement et fonça tête première sur le putois. Ce dernier se servit de son revolver pour assommer Pierre d'un coup à la tête. Le choc fit POC! et Pierre s'étendit inconscient de tout son long, assommé. La rétribution des gestes de défense par les méchants ne dura que quelques brèves secondes. Il gisait totalement hors de la réalité, anesthésié pour quelques heures. On prit soin de le ficeler comme un saucisson en le bâillonnant. En le ficelant comme cela, Pierre comprit que ses ravisseurs étaient des amateurs, non des professionnels du crime organisé. Il tut cette observation.

– Il est bon ton café, dit le putois, suivi du gorille.

Les otages

Le conducteur ne voulant pas se laisser attendrir par le café de Marielle dit :

– Ce n’est pas pour le café que l’on a besoin d’elle...

Marielle se demanda pour quelles raisons ils avaient besoin d’elle. Elle avait beau repasser en mémoire tous ses talents et toutes ses possessions, aucun de ceux-ci ou aucune de celles-là ne pouvaient satisfaire les raisons qu’ils pouvaient évoquer pour « avoir besoin d’elle ». Elle était vraiment dépassée par son enlèvement et celui de son mari. Son mari... et si c’était de lui dont il s’agissait?

–Pour ça, que non! on a besoin d’elle pour... dit le putois.

–Ta gueule! le putois! ordonna le gorille en criant très fort.

– Elle ne doit pas savoir... rappelez-vous pourquoi on a besoin d’elle! dit le conducteur plus posé que le gorille.

Le gorille, sentant que son poste était mis en jeu par l’habileté du conducteur, dit d’une voix très forte :

– C’est moi le patron ici! Personne d’autre! Y a-t-il un candidat pour mon poste? Qu’il se lève!

Le conducteur se tut et personne n’osait parler ou élever le ton. Le gorille était supérieur au conducteur dans la hiérarchie des malfaiteurs à cause de sa seule force physique. Cependant, quelque chose jouait pour le conducteur, il était plus rusé que le gorille qui le savait. Puisque depuis le commencement, la force physique jouait le rôle prépondérant dans la hiérarchie des malfaiteurs, les armes étant hors-concours. Le conducteur attendait son jour de gloire dans cette hiérarchie lorsque la finesse et la ruse seront plus demandées pour faire un coup que la force physique.

Les trois autres, à part le conducteur et le gorille, savaient fort bien que le conducteur dépassait en stratégie et en tactique le gorille.

Le gorille se mit à répéter haut et fort ce que le conducteur avait dit :

– Elle ne doit pas savoir... rappelez-vous pourquoi on a besoin d’elle!

Les otages

– Oui, mais personne d’autre que nous ne doit savoir pourquoi nous avons besoin d’elle! ajouta le conducteur prudent qui ne voulait pas s’opposer directement au gorille.

Exténuée par le stress, fâchée et explosive, Marielle s’écria très fortement :

– Mais pourquoi avez-vous besoin de moi, vous que je ne connais pas?

Son cri se répercuta dans tout le chalet et réveilla le sixième et dernier malfaiteur qui dormait encore d’un profond sommeil. C’était la vraie tête dirigeante du groupe de malfrats. Il s’appelait tout simplement le loup. Il n’avait dormi que deux heures et demie la nuit dernière et rêvait de dormir assez pour se reposer correctement. Ils n’auraient pas dû le réveiller aussi tôt dans la journée et l’extraire ainsi de son sommeil. Il se leva, en grognant de sa voix rauque.

Les otages

2. La détention

Descendant l'escalier à l'intérieur du chalet, le loup gueula :

– Qui m'a réveillé si tôt?

Personne ne parlait; tous faisaient silence.

– Qui a crié? C'était un cri de femme! Y a-t-il une femme ici? demanda le loup.

– Elle est ici... répondit délicatement le gorille.

– Ah! elle est ici! répéta le loup avec une intonation plus compréhensive.

– Nous l'avons capturée et amenée ici, dit le gorille d'un ton victorieux.

Marielle allait-elle savoir enfin pourquoi on l'avait kidnappée de chez elle avec son mari? Elle comprenait enfin que ce n'était pas seulement le

Les otages

couple qui était visé par l'enlèvement, mais plus particulièrement elle. En elle se trouvait la cause de leur kidnapping à tous les deux. Mais pourquoi le couple, pourquoi pas seulement qu'elle, si elle était bien la cible visée par les agresseurs?

– C'était le plan convenu! dit le loup.

– A-t-elle parlé? demanda le loup.

– Non, elle n'a rien dit encore! répondit le gorille.

Pendant que le loup descendait l'escalier, il essayait d'apercevoir de loin le visage de l'otage pour savourer leur victoire sur elle.

– Avez-vous vérifié son identité avec ses photos les plus récentes et l'aveu de son nom? interrogea le loup.

– Non, mais ça s'en vient! répondit le gorille.

– Quoi? Vous n'avez pas vérifié son identité encore? Demanda le loup, mais allez-y, identifiez-la, dit-il en descendant l'escalier.

– Quel est votre nom? demanda rudement le gorille.

– Marielle Vézina, dit-elle doucement.

Ils se regardèrent tous comme si le ciel allait leur tomber sur la tête!

– Et votre mari? Demanda le gorille aussi durement.

– Pierre Marcotte.

Définitivement, le ciel allait leur tomber sur la tête, parce qu'ils s'étaient trompé d'otages, ceux-ci n'ayant aucune valeur marchande, comparée à Marie Véryn, l'otage visé et Pierre Marcoux, son mari.

– Que va faire le patron? demanda le gorille.

Les otages

– Nous sommes dans la merde, dit le conducteur, tout ça parce que tu as voulu leur sauter dessus tout de suite, sans les identifier correctement. Tu t'es renseigné sur le couple Marie et Pierre et on t'a donné celui-ci et tu n'as pas vérifié l'identité de ceux que l'on enlèverait. Et tu ne t'es pas méfié; eux, sans leurs gardes du corps ne t'ont-ils pas paru suspects?

– Leurs gardes du corps étaient éloignés, alors on en a profité et on les a enlevés puisqu'ils répondaient bien au nom de Marie et Pierre, étaient en couple et fêtaient chez les Deschamps! on était sûr de les avoir capturés réellement, reprit le gorille.

– Que doit-on faire maintenant? demanda le conducteur.

– Sûrement, attendre que le patron réfléchisse à tout ça.

Le patron l'apprit et il tonna littéralement, s'en prenant à ses coéquipiers excessivement maladroits.

– Que faire? demanda le gorille, c'est ma faute uniquement! ajouta-t-il.

– Laissez-moi réfléchir, commanda le loup.

Il s'en suivit une longue réflexion du loup sur les otages devenus inutiles. Il pensa que :

– Premièrement, il devait établir un autre plan pour enlever les véritables personnes visées que l'on voulait capturer le plus vite possible, avant que ne se répande l'enlèvement des *mauvais* otages. Il fallait les capturer sans leur faire de mal!

– Deuxièmement, que faire avec les otages devenus inutiles? Il fallait éviter de les tuer, coûte que coûte, puisque si nous nous faisons prendre par la police, la sanction pour ne pas avoir tué les otages était beaucoup moins lourde, tandis qu'avec assassinat, c'était la peine de mort ou tout au moins l'emprisonnement à vie.

– Troisièmement, se renseigner sur les *mauvais* otages afin d'évaluer combien de temps sera nécessaire pour que la police s'aperçoive de leur disparition. Ce temps-là sera celui dont on disposera pour kidnapper les personnes visées. Comme les *mauvais* otages n'avaient pas d'enfant, ni de bons amis

Les otages

qu'ils voyaient régulièrement, le loup évalua à deux jours – la fin de semaine – le temps utile pour kidnapper le couple visé.

Il continua sur sa réflexion :

– Après la fin de semaine, ce serait beaucoup plus difficile de piéger les personnes visées maintenant parce qu'elles auraient eu vent du premier enlèvement de personnes répondant à leurs prénoms. Les services de police et les gardes du corps se verraient sûrement renforcer, et ce, même si l'on ne faisait pas de liens entre les personnes enlevées et les personnes visées par le deuxième enlèvement. Bien que leurs noms se ressemblent, il était quand même difficile de faire ce lien entre leurs noms.

Pendant un moment, il pensa vraiment à ce que les personnes visées devaient ressentir de cet enlèvement.

Le loup décida qu'une seule personne surveillerait les *mauvais* otages pendant que les cinq autres travailleraient sur un plan pour l'enlèvement du couple visé, soit Marie Vérin et Pierre Marcoux.

– Qui veut surveiller le couple prisonnier? demanda le loup.

– Moi, dit le gorille.

– Alors, je te dis de ne pas les tuer sous aucun prétexte. Mais je te dirai devant eux-mêmes de les tuer s'ils essaient de s'évader. Tu les tires n'importe où pourvu qu'ils meurent. D'accord? demanda le loup.

Le loup savait qu'il devait répéter les instructions au gorille afin que celui-ci les réalise en entier. Le loup répéta donc les instructions au gorille.

– J'ai bien compris : je ne les tue jamais, mais si tu me dis de les tuer devant eux, je ne le fais pas, c'est juste pour leur faire peur, dit le gorille.

Le loup retourna donc avec les quatre autres malfaiteurs afin de préparer le plan pour kidnapper Vérin et Marcoux.

– Nous sommes vendredi, et nous avons jusqu'à dimanche soir pour profiter du temps où personne ne saura l'enlèvement précédent. Où seront-ils présents cette fin de semaine, Vérin et Marcoux? demanda le loup.

Les otages

– J’ai su qu’ils sont invités à un gala de charité organisé par le Club Richelieu de Joliette ce vendredi à 19 h au Jolodium; il y aura foule. C’est pour faire honneur au Club Richelieu qu’ils sont venus jusqu’ici. Nous pourrons très bien nous poster à la fin du gala, vers 21 heures, pas loin de leur auto et les attendre sur l’autoroute 31 en direction de Montréal où nous pourrons très bien leur tendre un piège; ils sont attendus pour le lendemain à un autre gala de charité. Ils doivent se rendre à Montréal vendredi soir, développèrent le putois et le renard.

– Nous pourrons très bien les attendre dans un passage en baisse sur l’autoroute 31 vers Montréal, arrêter leur voiture et les faire descendre de la voiture, puis les kidnapper. Nous pourrions très bien faire un guet-apens, dit le furet.

– Trop dangereux de se faire pincer par la police, reprit le loup.

– Qu’est-ce qu’il te faut alors? demanda le furet.

– Des personnes debout et stationnaires et de l’espace pour les kidnapper, dit le loup.

– C’est ce que le putois et le renard ont préparé; je crois que leur plan est le meilleur, dit le furet.

– Je crois que tu as raison le furet, dit le loup.

– C’est tout pensé, reprit le loup, ce sera le plan du putois et du renard que nous organiserons vendredi soir.

Alors, tout le reste de la meute se donna rendez-vous le vendredi soir sur l’autoroute 31 vers Montréal à 21h. Nous choisirons la place du piège en nous regroupant en un seul lieu vendredi soir 21h sur l’autoroute 31 vers Montréal.

Pour Marie Vérin et Pierre Marcoux, ce jeudi semblait être la journée la plus fructifère de toutes celles du mois de juin, sauf celle du lendemain, vendredi, tant attendu par les habitués du gala de charité. Pour les deux vedettes, ce jeudi avait été rempli de rebondissements dans la journée où

Les otages

l'assemblée générale de Centraide avait élu son nouveau Président en la personne de Benoît Grandmaison.

Le Conseil d'Administration avait été réélu à l'unanimité, sauf pour le nouveau président. Comme Marie Vérin et Pierre Marcoux étaient parmi les deux plus grands donateurs de Centraide – ils totalisaient ensemble plus de 1,5 million de dollars – ils voulaient toujours demeurer dans l'ombre sauf pour rencontrer les membres d'un organisme. Et même s'ils ne se vantaient absolument pas de leurs exploits philanthropiques, on leur réservait toujours une place de choix dans les fêtes de reconnaissances qu'ils accueillaient très modestement. Comme ils voulaient toujours être près des gens qu'ils servaient en philanthropes, chaque année, Centraide leur choisissait un organisme afin qu'il puisse en visiter chacun des membres actifs et serrer des mains tendues avec une grande joie réciproque.

La joie de Marie et de Pierre leur venait de Dieu et de l'amour qu'ils avaient pour les plus petits. Ils aimaient rencontrer les gens simples et partager leur sourire et leur poignée de main avec ceux qu'ils rencontraient au hasard de leurs chemins. Parfois, ils parlaient longtemps avec une personne issue d'un organisme voué à une cause sociale pour les plus démunis. Tout leur cheminement parlait du Royaume de Dieu. Bien sûr, ils possédaient beaucoup d'argent. Mais ce n'était pas cela qui leur ouvrait le cœur des gens, petits ou grands, mais la joie de les rencontrer et de leur parler longuement en savourant chacun des mots partagés. Parfois, la conversation débouchait sur une Parole de Dieu qui donne toujours espoir et espérance et elle se continuait avec des sourires et une joie qui venait de Dieu lui-même.

Or, il y avait l'autre royaume, le royaume des suppôts de Satan. Satan est un ange déchu ayant été vaincu par le Christ sur la croix où il donna sa vie pour sauver tous les hommes, son royaume était mené par des hommes dévoyés et où quelques suppôts montaient un coup diabolique contre Marie et Pierre, ces personnes aimées de Dieu et du Peuple de Dieu. Comme il a été vu, les suppôts projetaient de les kidnapper et de les garder en captivité jusqu'à ce qu'ils paient une rançon d'un énorme montant d'argent; Marie et Pierre ont toujours leur vie qui est à risque d'être fauchée par ces suppôts de Satan qui s'exposent ainsi à perdre leur salut et à se retrouver en enfer avec le diable.

Ces suppôts de Satan se retrouveraient en enfer s'ils ne changeaient pas durant leur vie pour se diriger et aller vers le Royaume de Dieu. Dieu

Les otages

leur offrait le choix entre la vie et la mort. Malheureusement, plusieurs durant toute leur vie choisissent dès maintenant la mort; de plus, ils choisissent une éternité remplie d'atrocités, de souffrances sans nom, de douleurs et de supplices innommables parce que diaboliques : ils connaîtront alors la haine sans fin et éternelle du diable dans le « feu qui ne s'éteint pas ».

Le loup ordonna au gorille de déficeler Pierre et de l'attacher d'une main avec une paire de menottes au système de chauffage et de détacher Marie de lui faire la même chose qu'à son mari. Pierre qui fut si soulagé d'être déficelé dit un gros merci au gorille qui ne s'y attendait pas et qui se réjouit d'être remercié pour la première fois de sa vie. Ce merci toucha le plus sûrement du monde le cœur du gorille et fit une brèche dans le mur d'incompréhension dont il entourait Pierre Marcotte; il en fut ainsi avec Marielle qui donna le deuxième merci de sa vie au gorille. Cette fois, cela parut dans ses yeux qui de ternes qu'ils étaient s'illuminèrent. Cet homme eut pour la première fois un pincement au cœur et des papillons dans le ventre : il se mit à aimer pour la première fois de sa vie. Il voulut faire quelque chose pour ces deux personnes qui lui étaient devenues chères. Les libérer de leurs menottes, c'était encore trop pour lui : la marche s'élevait trop haute. Mais les deux professeurs s'aperçurent de la nouvelle lumière que gorille avait dans les yeux. Gorille leur demanda s'ils avaient soif et s'ils avaient faim. Sur une réponse affirmative, il alla chercher de l'eau et des denrées composées de viandes froides et de pain. Gorille reçut ainsi son troisième et quatrième merci de toute sa vie; cette fois, il sourit et montra son sourire à Marielle et à Pierre. Gorille les regardait et leur souriait, sans trop comprendre ce qui se passait. Gorille était heureux pour la première fois de sa vie et son bonheur était ressenti par Marielle et Pierre qui lui souriait en retour sans montrer leur invalidité temporaire. Marielle et Pierre apercevaient une lueur de bonheur qui transparissait du cœur de gorille.

3. Marie et Pierre

Les otages

Le jeudi, juste avant le vendredi fatidique, Marie et Pierre avaient rendez-vous avec La Bonne Étoile, un organisme d'entraide en santé mentale. Comme ils voulaient rencontrer des membres de cet organisme à but non lucratif, ils prirent rendez-vous avec la coordonnatrice, Sylvie Forest.

Avant de la rencontrer, ils se documentèrent abondamment sur La Bonne Étoile. Ils ont trouvé qu'il y avait tant de matières à assimiler qu'ils ont dû reporter leur rencontre de deux semaines seulement que pour être sur la même longueur d'onde que celle de l'organisme en santé mentale. Et aujourd'hui était la journée consacrée à La Bonne Étoile.

Tout d'abord, qu'est-ce que l'approche alternative en santé mentale.

– Nous voudrions rencontrer des membres afin de parler avec eux, demandèrent Marie Vérin et Pierre Marcoux à Sylvie Forest.

– Quels sont vos buts en rencontrant des membres de La Bonne Étoile? demanda Sylvie, la coordonnatrice.

– Nous nous sommes bien renseignés sur l'approche alternative en santé mentale et nous voudrions connaître autant que faire se peut des membres qui seraient intéressés à nous rencontrer pour partager sur la santé mentale, sur leur vie, leurs valeurs, sur les problèmes qu'ils rencontrent dans la vie, sur les préjugés qu'ils ont à affronter chaque jour, sur leurs petites et leurs grandes victoires dans la vie, etc. Tout est ouvert pour le partage, résumèrent Marie Vérin et Pierre Marcoux.

– Nous voudrions voir aussi ce dont ils pourraient avoir besoin et dont nous pourrions leur aider à obtenir des effets nécessaires, ajouta Pierre.

– Vu sous cet angle, c'est faisable. Comment voudriez-vous procéder pour rencontrer les membres? demanda Sylvie.

– Avez-vous des méthodes à nous proposer? s'enquit Marie.

– Que pensez-vous d'une rencontre sous forme de jeu? demanda Sylvie.

– Ce serait très intéressant! conclut Marie.

Les otages

– Nous avons un jeu sur les valeurs que les membres ont vraiment aimé, nous pourrions choisir celui-là, proposa Sylvie.

– Va pour ce jeu. Mais si c’était possible, j’aimerais prendre mon temps et le temps qu’il faudra pour rencontrer des membres et parler avec eux de tout et de rien. Vous savez une conversation à bâton rompu, où nous pouvons passer du coq à l’âne, suggéra Marie.

– Je vois ce que vous voulez. Pour l’obtenir, il faudrait que vous veniez vous asseoir à une table dans la salle de jour et rencontrer par hasard des membres après avoir été présenté. Et là, une discussion est toujours possible, expliqua Sylvie.

– C’est tout à fait ce que je cherche pour rencontrer des personnes, conclut Marie.

– Dans ce cas, venez à tous les jours à La Bonne Étoile et rencontrez des membres qui voudront bien parler avec vous, expliqua Sylvie.

– Quand pourriez-vous me présenter aux membres de La Bonne Étoile? demanda Marie.

– Maintenant. Ce serait une bonne chose puisqu’il y a plusieurs membres qui sont déjà présents. Allons-y, suggéra Sylvie. Ils quittèrent le bureau de Sylvie.

Sylvie se présenta au groupe de membres dont certains jouaient au Skip-Bo, d’autres écoutaient de la musique sur une tablette, d’autres semblaient ne rien faire.

– Il y a une personne qui serait intéressée de parler avec des membres afin de vous connaître, êtes-vous intéressés? demanda Sylvie.

Quelques-uns levèrent la main pour montrer leur intérêt à rencontrer une autre personne et à parler avec elle. Il y avait quatre personnes qui souhaitaient partager sur les valeurs, les préjugés, les droits bafoués, etc.

– Voulez-vous partager tous les quatre en même temps ou un à la fois? demanda Marie.

Les otages

– Ce serait mieux un à la fois, ainsi vous nous connaîtriez mieux, trancha Sylvie Bilodeau, candidate à la présidence de La Bonne Étoile.

– Et comment vous vous appelez? demanda Marie.

– Sylvie Bilodeau, candidate à la présidence de La Bonne Étoile.

– Moi, je m'appelle Marie et je fais du bénévolat un peu partout pour connaître les gens.

– Moi aussi, je fais du bénévolat pour La Bonne Étoile dans différents comités, dit Sylvie Bilodeau.

– Qu'est-ce que vous aimez le plus de La Bonne Étoile? demanda Marie.

– C'est un groupe d'entraide en santé mentale dont l'approche est alternative, répondit Sylvie.

– Qu'est-ce que cela veut dire pour toi alternatif? demanda Marie.

– Ça veut dire en gros que nous avons une autre façon d'accueillir la souffrance psychique et la détresse émotionnelle, que la parole de la personne et ses expériences de vécu sont importantes, que nous avons une vue critique de l'approche biomédicale de la santé mentale, répondit Sylvie.

– Que penses-tu de mes questions? demanda Marie.

– Pour poser de bonnes questions en santé mentale spécialement dans le mouvement alternatif, il faut être bien renseigné, et je crois que vous êtes bien renseignées! C'est intéressant de répondre à vos questions ou tout simplement de parler avec vous, répondit Sylvie.

– Merci du compliment. Qu'est-ce que vous aimez le plus dans la vie? demanda Marie.

– Le gâteau au chocolat! dit-elle en éclatant de rire.

Quand elle eut fini de rire, elle prit la parole et demanda à Marie :

– Et vous qu'est-ce que vous aimez le plus dans la vie?

Les otages

– Les personnes avec lesquelles je parle, quand nous partageons quelque chose d'exceptionnel à chacun de nous, répondit Marie.

– Comme quoi par exemple? demanda Sylvie.

– Ce qui nous tient particulièrement à cœur, répondit Marie, comme une confiance qui s'applique à une promesse, à une mise en état de fragilité, à une faiblesse, à une blessure encore ouverte, etc.

– Moi aussi, tout cela me touche fortement, dit Sylvie.

– Voyez-vous depuis quelques minutes, notre conversation se fait plus intime, plus personnelle. L'intimité de la conversation nous touche, nous fait partager davantage des choses qu'au tout début de la conversation nous aurions tues à cause de la distance que nous devons maintenir au début, expliqua Marie.

– C'est vrai qu'à mesure qu'une conversation avance, il est plus facile de se laisser aller à des confidences qui étaient impossibles au début, reprit Sylvie.

– Qu'est-ce que vous aimez le plus dans la vie? demanda Marie.

– La sincérité, l'honnêteté, le courage, etc., répondit Sylvie.

– Au tout début, vous aviez dit le gâteau au chocolat, remarqua Marie, c'est agréable de converser avec vous parce que vous vous ouvrez à la connaissance de l'autre, vous ne restez pas assises sur vos lauriers!

– Il est bientôt 4 h, nous sommes mieux de mettre une conclusion à notre conversation tout de suite, de peur d'être en retard. Pour moi, je conclus que nous avons eu une conversation des plus agréables et des plus riches en connaissances avec beaucoup de joie, conclut Sylvie.

– C'est vrai que ce fut une conversation agréable et riche en connaissances de l'autre, merci beaucoup Sylvie Bilodeau. Et je conclus cette rencontre en disant qu'elle fut une réussite totale et complète, dit Marie.

Ils se dirent au revoir et Marie sortit de La Bonne Étoile non sans remarquer un homme qui semblait attendre quelqu'un. Lorsqu'elle passa près

Les otages

de lui, une forte odeur qui puait se dégageait de l'homme; elle remarqua une cicatrice sur la joue gauche. Cet homme la regarda longuement et lui glaça le sang dans les veines. Ses yeux étaient comme morts, mais ils voyaient. Marie se dit qu'elle aurait mieux fait d'obéir à ses gardes du corps qui lui conseillaient de ne jamais les quitter, mais elle se disait qu'elle n'en avait pas besoin pour visiter un organisme sans but lucratif.

Elle se sentit suivie par cet homme. Aussi se pressa-t-elle de monter dans sa voiture et de détalier à la vitesse grand V. Arrivée chez elle, elle raconta cette histoire au chef de ses gardes du corps qui y vit un danger réel et certain.

– Désormais, il ne faut plus sortir sans nos services! Promettez-le-nous.

– Promis! répondit-elle.

Le vendredi midi, les gardes du corps, qui avaient retenu la possibilité réelle d'un crime contre Marie et Pierre en soirée, s'étaient préparés en conséquence. Ils avaient fait leurs préparatifs. Il y avait deux gardes du corps armés en permanence avec Marie et Pierre.

Vers 18 h 30, ils se dirigèrent vers le Jolodium pour la soirée du gala de charité. Comme tout baignait dans l'huile, comme tout était bien ordonné, les gardes du corps se détendirent un peu; la soirée se passa sans le moindre incident. Les bourses de charité furent remises à leurs destinataires et la joie fut complète tant pour les donateurs que pour les bénéficiaires. Puis ce fut, malheureusement pour Marie et Pierre, le retour à la maison vers 9 h 30 après la remise des bourses.

Sur le chemin du retour, un piège diabolique leur fut tendu qui s'avérerait fatal pour eux s'ils y prenaient part. Or, comme ils avaient le cœur sur la main, ils y prirent part pour leur plus grand malheur. Un automobiliste dans une bousculade de l'autoroute 31 avait eu un accident et il signalait de ses deux bras qu'il avait besoin d'aide. Il était ensanglanté. Marie demanda au chauffeur de s'arrêter pour dire à l'automobiliste qu'ils lui enverraient de l'aide.

Des heures et des jours sombres commençaient pour eux. En effet, ils furent capturés après que leurs gardes du corps furent abattus, ils restaient

Les otages

eux seuls, sans défense contre des salopards armés contre lesquels ils ne pouvaient rien faire, contre lesquels ils ne pouvaient même pas se défendre.

Avec une arme pointée sur la tempe et un ultimatum :

– Taisez-vous! Suivez à la lettre les instructions et vous resterez en vie! Vous nous êtes aussi utiles mortes qu'en vie! Que choisissez-vous? interrogea l'agresseur qui était le loup.

– La vie! dit Marie.

– Suivez-nous! dit l'agresseur.

Il lui tordit le bras pour lui faire mal en la soulevant. Il l'amena à une fourgonnette et la jeta à l'intérieur, attachée par une paire de menottes et bâillonnée. Puis, il alla retrouver le putois qui s'occupait de Pierre.

– Que se passe-t-il ici? demanda le loup au putois.

– Il veut négocier celui-là!

– Nous n'avons pas le temps. S'il n'obéit pas illico presto, tue-le! ordonna le loup au putois.

– Je ne demanderais pas mieux, répondit le putois.

Puis, pointant son revolver sur la tempe de Pierre, il menaça :

– Tu obéis ou pas?

– J'obéirai!

Il fut ligoté et attaché à la carrosserie de la fourgonnette par ses menottes, puis bâillonné tout comme Marie.

Pierre était près de Marie, mais bâillonnés, ils ne pouvaient se parler avec des mots; aussi, ils communiquaient tant bien que mal par les yeux lorsqu'ils étaient éclairés. Pierre regardait Marie en lui demandant de ses yeux si elle se portait bien. Il comprit qu'elle se portait bien avec le regard

Les otages

qu'elle lui lança et qu'elle l'implorait de ne pas faire de difficultés avec leurs agresseurs.

Marie et Pierre firent le même trajet que Marielle et Pierre avec les mêmes agresseurs, sauf le gorille qui était resté avec Marielle Vézina et Pierre Marcoux pour les surveiller. Maintenant que le meurtre était entré chez le loup et le putois qui avaient assassiné les gardes du corps de Marie et Pierre, les vies de Marielle et Pierre étaient en grand danger puisque le loup et le putois pourraient avoir recours au meurtre gratuit pour se débarrasser de ces témoins gênants et qu'ils ne pouvaient pas les garder indéfiniment en vie.

La fourgonnette arrivait au lac et le yacht les attendait au quai là où ils l'avaient laissé. Elle stoppa. La porte arrière s'ouvrit avec un clair de lune qui plombait directement à l'intérieur de la fourgonnette. Le loup monta et s'approcha de Marie, la démenotta de la carrosserie et la menotta à nouveau tout de suite après et lui banda les yeux. Le putois s'occupa de Pierre et fit la même opération que le loup fit à Marie.

Ils montèrent tous les sept dans le yacht, les cinq malfaiteurs et les deux otages dont les yeux furent bandés. Ils se dirigèrent donc vers le chalet, accostèrent sur la plage. Le loup leur expliqua les règles du jeu : s'ils jouaient selon les règles du jeu, ils s'en tireraient, sinon, ils périraient. Les cinq agresseurs firent débarquer leurs deux précieux otages du yacht. Il y avait toujours un malfaiteur, le furet, armé d'un revolver qui regardait la scène de loin afin de prévoir tous les coups possibles des otages et éviter qu'ils ne s'évadent. Le loup aimait un plan à l'épreuve de tout imprévu. Mais, il ne regrettait pas du tout le meurtre des gardes du corps de Marie et de Pierre, ancré dans le meurtre et le grand mal qu'il était déjà.

Le putois conduisait Marie menottée et le loup menait Pierre lui aussi menotté. Ils arrivèrent au pied de l'escalier du chalet. Ils montèrent et ouvrirent la porte donnant sur la salle à manger et la cuisinette. Personne. Où étaient passés le gorille et les deux otages bien menottés? Le loup ordonna à Pierre de s'asseoir sur un sofa et de ne pas bouger, lui spécifiant que c'était une règle du jeu. Puis, il alla inspecter les nombreuses chambres à coucher du deuxième étage. À la première chambre, là où ils étaient supposés être, il les vit, les deux otages bien attachés et le gorille devant eux avec son arme.

– Ils ont été bien sages! dit le gorille.

Les otages

- Tout a bien été? demanda le loup.
- Très bien! répondit le gorille.
- Attache-les après le lit et suis-moi, j'ai à te parler.

Le gorille s'exécuta et attacha les deux otages après le lit et il suivit le loup dans la salle à manger où étaient les deux nouveaux otages. Le loup voulait parler au gorille devant les deux nouveaux otages afin que ceux-ci comprennent tout de suite à qui ils avaient à faire.

- Le gorille, je veux que tu te débarrasses des deux *mauvais* otages, que tu creuses un trou dans les bois et que tu enterres leurs deux cadavres dans deux trous différents. Je te donne toute la journée de demain pour le faire. Veux-tu de l'aide du furet, j'ai besoin du putois, du conducteur et du renard pour garder les deux nouveaux otages.
- J'ai bien compris et je le ferai, mais je n'ai besoin d'aucune aide.
- Tu peux retourner garder les deux *mauvais* otages.

Le gorille se leva et se dirigea vers la chambre des deux *mauvais* otages. Mais maintenant, le gorille était dans une instabilité émotionnelle, créée par les récents remerciements personnels qu'il avait reçus et qui l'avaient changé. En effet, le gorille avait commencé à aimer vraiment.

Les otages

4. Albert et son plan

À chaque pas que le gorille faisait, il se demandait si Marielle et Pierre lui diraient merci s'il les tuait. Il ne voulait pas les tuer, car il savait ce qu'était une personne morte, ayant vu son père mort, sans vie. Il pensait à son père vivant et il se mettait à ressentir des choses qu'il n'avait jamais ressenties durant sa vie, lorsqu'il était vivant. Aujourd'hui, il voyait son père mort, mais il avait changé sa relation avec lui. Son père était devenu proche de lui et il voulait le voir vivant. En fait, le gorille réfléchissait sur la vie et sur la mort : il détestait cette dernière.

Pendant qu'il montait l'escalier, le gorille essayait de faire ce qu'il n'avait jamais fait de sa vie : un plan. Son but : protéger Marielle et Pierre de la mort. Comment? Il ne savait pas; et il en était triste, très triste. Il voulait en parler avec Marielle et Pierre, il voulait savoir comment faire.

En tournant la poignée de la porte de la chambre, il changea son allégeance sans le savoir : il ne voulait plus écouter le loup, car il ne recevait jamais de mercis de sa part, se disait-il en plaisantant. Aussi, lorsque la porte fut ouverte, le gorille mit instinctivement son index perpendiculairement contre ses lèvres comme le font les enfants et referma la porte derrière lui. Il s'approcha d'eux, tranquillement pour ne pas les apeurer, tout en gardant son doigt contre ses lèvres.

Rendu près d'eux, il leur fit signe d'approcher leurs oreilles de sa bouche pour leur parler secrètement. Ils tendent l'oreille et il se met à leur dire tout bas :

Les otages

– Mon patron m’a donné l’ordre de vous tuer dans la forêt. Je ne le veux pas. Nous irons dans la forêt pour faire diversion et nous nous échapperons dans la forêt. J’ai une carte de la forêt et du lac.

Il les regarda sérieusement et dit tout bas :

– D’accord?

Ils firent signe que oui de la tête. Et le gorille leur dit :

– Je devrai vous brutaliser un peu pour leur donner le change!

Encore là, ils firent signe que oui de la tête. Alors, il les menotta ensemble de telle façon qu’ils ne pouvaient courir pour s’échapper : la main droite était menottée à la main droite du conjoint, de même pour la main gauche. Et sur ce, il leur ordonna de descendre tranquillement dans l’escalier.

Quand le loup regarda comment Marielle et Pierre étaient attachés, il se mit à rire et dit bien fort :

– Beau travail, le gorille. Vous tous, prenez exemple sur le gorille pour mener à bien une tâche. Le gorille tira fortement sur les menottes du couple pour les faire arrêter à la hauteur du loup.

– Où est la pelle? demanda le gorille.

Cette question du gorille suscita de l’effroi sur le visage des victimes qui jouaient leur rôle à la perfection. Tout à coup, Pierre éclata :

– Ne nous tuez pas, Monsieur, nous ne dirons rien, laissez-nous la vie et nous irons habiter à Québec, s’il vous plait, monsieur, ayez pitié de nous.

Un premier coup sur les menottes ne réussit pas à arrêter Pierre de se plaindre au loup; alors, le gorille pour faire plus vrai que nature lui donna un solide coup de pied qui fit taire complètement le braillard et le fit hurler de douleur. Ce qui eut pour effet de le faire taire. Le gorille obtint ainsi la parfaite confiance du loup, habilement déjoué.

– Où est la pelle? demanda à nouveau le gorille.

Les otages

– Dans le cabanon en sortant, répondit le loup qui avait déjà tué un des gardes du corps de Marie et Pierre.

– As-tu besoin d'aide? demanda le putois qui avait déjà le goût de faire couler du sang

– Non, j'ai besoin de toi ici, ordonna le loup, le gorille est tout à fait capable de se débrouiller seul. N'est-ce pas gorille?

– Certainement! Patron! Je n'ai vraiment pas besoin d'aide! dit choqué le gorille.

Tranquillement, ils sortirent du chalet et se dirigèrent vers le cabanon pour prendre la pelle. En ouvrant la porte du cabanon, le gorille vit une carabine et son étui posés sur une tablette et des munitions pour celle-ci sur une tablette juste en dessous. Il remplit le magasin de la carabine et la mit en bandoulière, reprit son revolver qu'il avait mis dans sa poche et saisit la pelle de son autre main. Il les regarda avec un regard très doux et leur cria très durement et fortement :

– Avancez! Chiens! et tira rudement sur les menottes ce qui les fit chuter. (Il avait vu le putois qui l'espionnait à 30 mètres en se cachant à demi.)

Comme le gorille traitait sans ménagement le couple, l'espion en eut pour ses efforts et s'en alla rapporter au loup le mauvais traitement dont le gorille infligeait au couple. Tout en regardant le couple, le gorille jetait un coup d'œil en direction du chalet pour voir s'il apercevait le putois – qui voulait prendre sa place dans la hiérarchie des malfaiteurs – retournant vers le loup. Il l'aperçut qui rentrait dans le chalet. Puis, ils commencèrent à s'éloigner du chalet en se dirigeant vers l'est, la partie la plus courte du lac. Ils marchèrent lentement à cause de la façon dont le gorille avait menotté le couple. Le gorille, ayant vu le putois l'espionner encore au loin, s'approcha d'eux et leur dit à l'oreille :

– Suppliez-moi de vous laisser la vie sauve.

Ils le supplièrent, mais lui, le gorille les insultait en criant fortement de manière à être entendu par ceux du chalet. Ce manège continua quelques dizaines de minutes. Le gorille n'aperçut pas très loin d'où ils étaient un

Les otages

bosquet assez dense de cèdres; il en indiqua la direction au couple. Une fois le bosquet gagné, ils s'y reposèrent et le gorille les démenotta. Il donna son revolver à Pierre en lui demandant s'il savait s'en servir pour défendre sa vie.

– Non, je ne sais pas m'en servir, mais je peux apprendre très vite.

Alors, le gorille montra comment s'en servir et lui donna d'autres munitions. Même en ce temps d'horribles poursuites toujours possibles, le gorille était vraiment lui-même et avait un regard d'une douceur à désarmer un brigand. Et comme il pouvait parler, il leur dit :

– Nous devrions attaquer le chalet, il y a un couple d'otages qui semble être composé de très bonnes personnes comme vous, des personnes qui savent dire merci! dit-il en riant, les yeux pleins d'eau.

Il se savait maintenant être une vraie personne humaine tout comme Marielle et Pierre! Il le leur dit tout doucement qu'il regrettait sa vie passée, ne sachant pas encore comment la qualifier. Il leur dit bien des choses encore, mais la plus belle fut celle-ci :

– J'aimerais que vous me montriez à vivre comme vous vivez, avec des mercis, vous comprenez ce que je veux dire, vous êtes mes nouveaux patrons et j'ai confiance en vous.

– Alors toi aussi tu es notre patron! répondit Pierre.

– Sais-tu ce que cela signifie? (Elle allait prononcer son nom de gorille, mais elle s'abstint.)

– Comment t'appelles-tu? demanda Marie gentiment.

Son nom n'avait jamais été prononcé par le gang de malfaiteurs; on lui avait simplement donné le nom de « gorille » à cause de son immense force physique.

– Ma mère m'appelait Albert... dit-il tout en douceur, en les laissant libre de l'appeler par son prénom.

Les otages

Marie lui sourit et lui dit :

– Merci Albert de nous avoir donné ton prénom.

Albert ne comptait plus les mercis reçus, ils étaient maintenant acquis. Alors, il leur sourit découvrant pour la nième fois des dents d'une blancheur d'ivoire.

– Sais-tu ce que voulait dire Pierre par : « Alors toi aussi tu es notre patron »?

– Non, je ne le sais pas.

– Ça voulait dire que l'on est maintenant des amis!

Lorsqu'il était jeune, sa mère lui disait souvent : « Tu n'as pas d'amis, fais-toi des amis pour être heureux. » Et Albert restait sans amis parce qu'il ne savait pas comment s'en faire. Mais voilà que la vie se chargea de lui trouver des amis de qualité, comme il était lui aussi un ami de qualité pour les autres. Et Albert en versa des larmes de joies. Il leur expliqua à propos de sa mère. Marie lui tendit une main en guise d'amitié scellée. Il l'attira alors sur son cœur, ce que Marie comprit et elle lui serra le cou de son bras droit. Pierre aussi lui tendit la main et il eut le même réflexe de le serrer sur son cœur. Pierre aussi le serra dans ses bras.

Puis, Albert se leva et dit :

– Il y a d'autres amis à délivrer dans le chalet. Faisons un plan, comme le disait le loup, mais un bon plan comme vous, pas un mauvais plan comme le loup!

– Albert, veux-tu répéter ce que je vais te dire? demanda Marielle doucement.

– Oui, je vais le faire.

– Alors, dis : un bon plan comme nous... et Marielle lui sourit

Albert regarda Pierre et ce dernier lui dit qu'il approuvait totalement ce que Marielle lui avait demandé de répéter. Il dit :

Les otages

– Un bon plan comme nous... et il leur sourit de son plus beau sourire.

Des mots de sa jeunesse vécue près de sa mère effleuraient son esprit : « ... pour être heureux. ». Et Albert captait ces mots au vol, se les rappelant même et sachant les appliquer selon son expérience de vie. Albert pensa : « Est-ce que je connaîtrai enfin le bonheur? ».

– Un bon plan comme nous, c'est d'abord d'aller vider le cabanon de toutes les choses utiles que les ennemis peuvent prendre et dont ils peuvent se servir : je pense aux armes, aux équipements du yacht que l'on peut apporter, à l'essence dont il faudrait cacher tous les surplus et même l'essentiel. Puis, il faudrait enlever l'hélice du yacht et l'apporter afin qu'ils ne puissent pas s'en servir. Il faudrait faire ce plan tout de suite, cette après-midi. Pourtant, il est temps que je tire deux coups de feu, pour signaler que je vous ai tué.

Albert prenait l'initiative devant le manque d'expériences de Pierre en matière d'armement et d'auto-défense armée.

Alors, il demanda à Pierre de lui redonner son revolver s'il le voulait bien. Pierre le lui rendit. Il leur dit qu'il tirerait en direction du chalet afin qu'ils entendent bien les deux coups de feu, qu'à cette distance ils les entendraient. Il leur dit de se mettre en arrière de lui. Il tira : un coup de feu, suivi d'un autre coup de feu. Et il remit à Pierre le revolver en prenant soin de le recharger pleinement avec les cartouches qu'il avait sur lui.

Les yeux aux aguets et circonspects, ils marchèrent vers le chalet en prenant un chemin nouveau, quelque peu éloigné de celui qu'ils venaient juste de faire. Arrivés près du cabanon, ils le surveillèrent pour voir s'il y avait de l'activité autour. Après une demi-heure de surveillance, Albert décida de pénétrer dans le cabanon, risquant de se faire surprendre par un ennemi.

C'était la fin de l'après-midi, le début de la soirée en ce beau mois de mi-juillet, vers 18 h. Il y aurait du soleil jusque vers 21 h 30. Sans faire le moindre bruit, Albert fit l'inventaire du cabanon. Il y avait un réservoir d'essence monté sur deux béquilles en bois qui alimentait une génératrice de courants – on pouvait entendre du chalet le bruit qu'elle faisait – deux hélices pour le yacht, deux autres carabines de chasse avec leurs munitions respectives, une hache, une petite lampe de poche fonctionnelle, deux cou-

Les otages

teaux de chasse, deux paires de pinces et une longue corde d'alpiniste neuve déjà enroulée. Tout à coup, Albert entendit un long cri qui couvrit le bruit de la génératrice. C'était le putois qui criait le nom de gorille parce que le putois croyait que le gorille l'avait rejoint, lui et le loup dans le meurtre : le gorille avait tué comme eux et le putois le fêtait.

Albert remarqua qu'il n'y avait pas de surveillants pour le yacht. À la faveur de la nuit, il irait sûrement enlever l'hélice du yacht pour la cacher avec les deux autres trouvées dans le cabanon. De la fenêtre, il remarqua que celui qui l'appelait était le putois et qu'il était rentré dans le chalet. Le putois était devenu l'homme de confiance du loup et il fallait se méfier de ce putois qui puait.

Albert entreprit de vider le cabanon de ses objets qui pouvaient servir à l'ennemi; aussi, il ramena les deux carabines et leurs munitions dans un premier voyage pour les faire cacher par Marie et Pierre ou bien pour s'en servir. (Il avait troqué sa carabine contre le revolver qu'il avait passé à Pierre, car ce dernier était plus maniable que la carabine.) Il revint après une demi-heure, prit les deux paires de pinces, la petite lampe de poche et les mit dans ses poches; puis il se chargea des deux hélices. Il les amena à Pierre qui les donna à Marie pour qu'elle les cache. Il était déjà 20 h. Ce qui laissait 1 h 30 encore de soleil. Enfin, il s'empara de la hache et des deux couteaux et les amena à Pierre.

Patient, Albert attendit que la nuit fût arrivée, pleinement noire. Comme par enchantement, il n'y avait pas de lune en cette nuit. Il était 23h et il faisait noir. Albert à quatre pattes, marchait lentement vers le yacht, profitant de tout accident de terrain pour se camoufler. Entendait-il un bruit qu'il cessait immédiatement de bouger, laissant ses jambes en l'air si besoin était. Il regardait constamment vers la porte du chalet avec la crainte de la voir s'ouvrir dans un jet de lumière et de voir un surveillant venir s'installer près du yacht.

Il se rendit sans encombre au yacht. Il lui restait à monter à bord et à défaire la goupille qui retenait l'hélice à la transmission du moteur. Pour ce faire, il avait apporté une paire de pinces pour redresser la goupille et l'enlever. Il se mit à l'ouvrage, car le moteur était déjà relevé, montrant l'hélice tant convoitée. La goupille même cabossée s'enleva assez facilement avec une seule paire de pinces en faisant un point d'appui. Et voilà, l'hélice fut enlevée, le yacht était maintenant hors d'usage. Albert refit le

Les otages

trajet du retour non sans peine, car le putois vint fumer une cigarette sur le perron du chalet. Quand il rentra, Albert se dépêcha d'arriver dans son refuge. Le bon plan marchait à merveille, on aurait dit que Dieu par sa coopération avec le bon clan, le faisait triompher au détriment de celui des sup-pôts!

Tout à coup, dans la nuit densément noire, des gouttes d'eau se mirent à tomber à torrents, et les vents tournèrent à la bourrasque. Le moment était propice pour une partie du plan qui n'était possible qu'en cas de pluie abondante. Le son de la tôle frottée sur le sable serait caché par le bruit de la pluie. Il fallait faire vite. Albert qui était débarqué du yacht et s'en retournait dans son refuge changea de direction à 180 degrés et se dirigea vers l'attache de l'ancre située sur la coque du bateau, en avant. Il défit les nœuds de la corde pour détacher l'ancre, et attacha la longue corde d'alpiniste pour remorquer le yacht ailleurs dans un endroit caché. C'était pour laisser croire que l'ancre avait été mal attachée au yacht et que le yacht avait suivi le res-sac des vagues et avait dérivé loin de son point d'ancrage.

Pour soustraire le yacht à la possession de l'ennemi, il fallait faire vite, très vite avant que l'orage n'éclaire une fraction de seconde la place vide du yacht et que l'ennemi s'en aperçoive. Dérouler la corde jusqu'à son autre extrémité, longer la baie et tirer le bateau avec la corde. Il a fallu trois heures environ pour éloigner le yacht assez loin de son emplacement et le cacher intelligemment avec des branches au fond d'une anse. Dans cette cachette, il fallait savoir qu'il y avait un yacht là pour le voir. Par la grâce de Dieu, le plan élaboré avait été suivi à la lettre, et même au-delà de leur espérance. Même si Albert ne savait pas encore le nom de Dieu, il connaissait Dieu, puisqu'il aimait comme Dieu aime. Les actions futures d'Albert confirmeront-elles cela?

Après avoir terminé de cacher le bateau avec l'aide de Pierre, Albert alla retrouver le refuge fait de branchage que Marie avait confectionné en sciant au couteau, pour ne pas faire de bruit en utilisant les coups de la hache, des branches de sapin. La deuxième partie du plan était développée maintenant seulement après que la première partie fut accomplie correctement. Les trois amis étaient fiers d'avoir réalisé avec l'aide très précieuse d'Albert la première partie du plan.

Les otages

5. Au chalet avec les *bons* otages

Le gorille venait tout juste de quitter le chalet avec Marielle et Pierre que le loup ordonna au putois d'aller surveiller le gorille pour voir ce qu'ils faisaient avec les *mauvais* otages. Le putois prit son temps pour exécuter l'ordre. Puis, il se leva et partit pour espionner le gorille et ses deux otages. Avant de les repérer, il chercha à savoir où ils étaient rendus. Il les aperçut qui se dirigeaient vers le cabanon. Il s'approcha d'eux en essayant de ne pas se faire voir comme tout *bon* espion. Il vit que le gorille – ah! s'il pouvait prendre la place du gorille, se disait-il – avait déjà la carabine en bandoulière et s'apprêtait à saisir la pelle de sa main libre et il cria très durement et fortement aux otages:

– Avancez! Chiens! Il tira rudement sur les menottes ce qui les fit chuter.

Sûr de ne pas avoir été vu, le putois croyait dur comme fer que le gorille ferait un *bon* boulot en tuant les deux *mauvais* otages. Pour le putois, tuer ces deux *mauvais* otages était une *bonne* chose, ce qui lui vaudrait d'être damné pour l'éternité – s'il ne se tournait pas vers la Rédemption – parce qu'il avait tué deux personnes et qui plus est deux personnes croyantes dont la dignité est majestueuse devant Dieu.

Donc, le putois alla rapporter au loup ce qu'il avait vu et ce dont il était certain : le gorille ferait une *bonne* tâche en exécutant les deux *mauvais* otages. Mais le loup, souffrant de persécution, n'était pas tranquille et ordonna au putois d'aller espionner encore le gorille. Comme il le vit de ses deux yeux, les deux *mauvais* otages se mirent à supplier le gorille de les lais-

Les otages

ser en vie et qu'ils déménageraient à Québec et que le gorille les insultait en criant, ce qu'ayant entendu le loup confirma. Les malfaiteurs du chalet n'eurent plus aucun doute sur les *bonnes* intentions du gorille de tuer les *mauvais* otages. Ils purent ainsi s'occuper mieux des *bons* otages.

Le *négociateur* en chef était le loup du côté des suppôts et ce dernier s'attaquait en premier à Marie, parce qu'il croyait qu'il aurait moins de résistance contre une femme.

– Qu'est-ce que je vous poserais comme première question? demanda le loup qui n'avait pas de plans pour interroger Marie.

– Serait-ce une question sur la beauté de votre visage? demanda-t-il.

– Ou bien sur la dureté de vos os? insinua-t-il, comme un démon qui cherche comment mentir avec de la classe.

– Ou bien sur la délicatesse de vos ongles? insinua-t-il.

– Je pourrais vous interroger sur n'importe quelle partie de votre corps ou bien laisser mes hommes vous interroger eux-mêmes, un par un ou tous ensemble.

– Comme vous voyez, ce ne sont pas les questions qui manquent, mais les réponses qui manqueront sûrement dû à votre manque de discernement.

Le suppôt fit une pause, pour contempler sa finesse d'esprit, sa supériorité et sa capacité à bien questionner quelqu'un qui n'est rien de plus qu'un otage.

– Voyez-vous ma supériorité? Ma finesse d'esprit? Mon habileté d'interrogation?

– Voyez-vous ces choses? Répondez! dit-il en brassant la chaise sur laquelle était assise Marie.

– Oui, je les vois! répondit Marie.

– Alors, vous n'êtes pas complètement folle! Savez-vous qui je suis? demanda le loup.

Les otages

– Un détrousseur de femme enlevée? répliqua Marie avec un air de défi, je vous connais bien, vous avez raison.

Il la gifla sur la joue droite du revers de sa main droite. Croyant en l'Évangile de Jésus-Christ, elle lui tendit l'autre joue. Faisant pivoter le haut de son corps, il alla pour la frapper du revers de son autre main, quand il se ravisa et conclut qu'elle était trop tête dure pour le moment, qu'il fallait la ramollir avant que les coups ne produisent l'effet qu'il désirait obtenir : celui de la perte de tout courage.

– Je ne suis pas pressé, j'ai tout mon temps pour te faire parler, ma belle indomptée, lui lança-t-il d'un air de défi à son courage qu'il croyait faire tomber bientôt.

Pour exercer sa terreur, il prit une chaise, la plaça devant elle et fit pivoter la chaise sur elle-même de façon que le dossier de la chaise fasse face à Marie. Il s'assoit sur la chaise et la regarde bien en face seulement que pour la décourager en lui montrant toute son intransigeance d'homme supérieur, comme font les suppôts habituellement.

Un long combat s'annonçait entre ces deux êtres : d'une part, une femme agressée qui s'appuyait sur Dieu uniquement – sur qui d'autres pouvait-elle bien compter? – et d'autre part un homme dans la force de l'âge, virilement diminué par l'agression qu'il perpétrait contre une femme. Qui des deux allait remporter la victoire par l'usure des personnalités : la femme qui croyait en Dieu ou l'homme qui selon lui-même ne croyait en rien, sinon qu'en sa force physique et en la force des armes?

– Comment s'appelle ton père? demanda le loup.

Marie gardait le silence. Ouvrir la bouche pour répondre n'amènerait qu'une cascade de questions de plus en plus insidieuses.

– Je sais où il vit, lui dit le loup pour commencer à l'inquiéter.

– Comment s'appelle ta mère? demanda le loup qui essayait de lui mettre de la pression pour qu'elle craque.

Les otages

– Pour elle, ce sera plus facile, elle vit avec ton père encore, affirma le loup à Marie.

– As-tu des enfants? Combien en as-tu? questionna le loup.

– Je sais où vit chacun de tes enfants! (Il se pencha vers le putois et lui dit quelque chose dont elle n’entendit que : « ... nous aurons du plaisir... »)

Cependant, Marie comprit qu’il avait élevé le ton de sa voix juste assez pour qu’elle ne comprenne que ce bout de phrase, qui dans sa bouche signifiait des menaces directes, afin qu’elle s’inquiète des bouts de phrases non entendus. [Au jeu d’échecs, la menace est plus forte que l’exécution]. Le loup avait entendu dire cela lors d’un commentaire sur un match entre Kasparov et Stein où les menaces de Stein avaient aidé à vaincre Kasparov.

Donc, Marie ne tint pas compte des paroles qu’elle n’avait pas entendues. Cependant, le loup revint à la charge, ne prenant aucun repos.

– Lequel de tes enfants aimes-tu le mieux? demanda sournoisement le loup.

Le plan du loup semblait donc de démolir la confiance de Marie en elle-même en agissant insidieusement sur les relations qu’elle entretenait avec les personnes qui lui étaient proches, tel que ses parents, ses enfants. C’était un plan diabolique, digne des pires suppôts de Satan, un plan qui les mèneraient tous à la fin de leur vie terrestre dans les atroces tourments de l’enfer, là où le feu ne s’éteint pas, où il y a des grincements de dents de la part des impies qui voient la félicité et le bonheur incommensurable des élus de Dieu.

Soudain, en plein après-midi, les gens du chalet entendirent deux coups de feu tirés l’un après l’autre et le loup se réjouit de les entendre, car ils comprenaient que deux témoins de leurs méfaits ne seraient plus présents pour témoigner contre eux dans un procès s’ils se faisaient prendre par les forces de l’ordre.

Comme le loup était sûr que Marie le craindrait à cause de ses entrevues pleines de questions insidieuses, il n’avait pas établi de plan B en cas d’échec de son premier plan. Et cela était plus dangereux pour Marie, car le loup pourrait sauter des étapes dans la façon de faire avouer des vérités à quelqu’un.

Les otages

Puisque l'on était rendu dans la soirée du jour où le gorille était parti avec Marielle et Pierre pour les exécuter dans la forêt et que l'on était sans nouvelles du gorille – bien que le loup était sûr de l'exécution des deux témoins – le loup conclut que le gorille s'était perdu en forêt et que l'on pourrait le retrouver mort de faim, de soif ou de froid. Il était près de 23 h.

Le putois dit au loup :

– Je vais dehors fumer une cigarette. La nuit est toute noire et je n'aime pas ça. Je vais surveiller un peu pour voir si le gorille ne surviendrait pas, ayant retrouvé son chemin dans cette brousse!

Il sortit donc, fumer. Puis, les vents tournèrent à la bourrasque et de grosses gouttes de pluie drue tombèrent; en tombant elles menaient un vacarme assourdissant et le putois, bien qu'il fût dehors n'entendit rien des manœuvres qu'Albert menait contre eux tous, ses anciens coéquipiers dans le crime.

Au petit matin, la pluie avait cessé, mais il n'y avait plus de yacht accosté sur la plage; seule une longue corde gisait, accrochée à une ancre. Quant au gorille, au dire du loup, il s'était perdu dans la tempête qui eut lieu une partie de la nuit et il était mort de froid, car il avait grêlé.

Lorsque le renard, dont c'était le tour de garde, sortit pour fumer une cigarette, il s'aperçut que le yacht n'était plus là, il ne restait que la corde de l'ancre, le bateau était parti pendant la tempête, le vent avait dû le pousser au large. C'était la conclusion que le renard tirait des événements de la veille. Comme il avait l'approbation du loup, le renard alla rapporter tout cela au loup et ce dernier explosa de rage en comprenant que le yacht n'était plus en leur possession, mais dérivait quelque part au large du lac Taureau, presque une mer intérieure.

– Qui était de garde hier soir? demanda le loup en rageant.

– C'était moi, dit le putois.

Le loup mit en joue le putois avec son revolver et dit :

Les otages

– J’ai bien envie de te le faire regretter d’avoir laissé le bateau à la dérive hier soir!

– Qui avait attaché la corde de l’ancre après le yacht? demanda le loup.

Il baissa son revolver et le putois savait qu’il était maintenant hors de danger. Le loup s’en prenait à celui qui avait attaché la corde de l’ancre après le bateau. Comme ce n’était aucun des malfaiteurs, mais le garagiste chez qui ils avaient loué le bateau qui était responsable d’avoir attaché la corde de l’ancre, le loup se calma et se mit à réfléchir sur une façon de se sortir de ce *mauvais* pas.

– Le putois, tu dois nous approvisionner en nourriture et en eau, débrouille-toi pour en trouver, vas-y avec le renard, car vous ne serez pas trop de deux hommes pour cette tâche. Va dans un campement de touristes à 1 km au sud-ouest d’ici et ramène de la nourriture. Avez-vous besoin d’argent? demanda le loup.

Sur un signe de tête négatif, ils partirent.

– Le furet et le conducteur, prenez les jumelles et allez chercher le bateau. Qu’un de vous parte vers l’est et l’autre vers l’ouest et trouvez-le, ça nous le prend absolument!

Dans ce plan totalement improvisé du loup, il ne restait qu’un seul surveillant pour les otages pendant un bon bout de temps, soit le loup lui-même. Par l’observation assez rapprochée des malfaiteurs du chalet, Albert et Pierre constatèrent qu’ils partaient tous du chalet. Les deux amis développèrent un plan pour attendre que tous les malfaiteurs s’éloignent assez du chalet afin qu’il ne reste plus que le loup qui surveille les otages.

Albert et Pierre, accompagnés de Marielle, cherchaient un plan, une idée pour faire sortir le loup du chalet sans qu’il amène dehors avec lui les otages, mais les laisse enfermer dans le chalet. Ils pourraient ainsi entrer dans le chalet et faire sortir les otages en toute sécurité et les emmener au refuge. Mais ils ne trouvaient pas d’idées pour le faire sortir du chalet, encore moins un plan solide pour y arriver.

Comme idée, il y avait toujours le bateau. Cependant, s’il était amené et montré à la vue à partir du chalet, les autres malfaiteurs pourraient le voir

Les otages

et s'amener au chalet par le fait même. Non, ce n'était pas un bon plan que de se servir du yacht pour attirer le loup à l'extérieur du chalet. Il fallait trouver autre chose. Et les voilà que Marielle et Pierre commencent une session de remue-méninge pour trouver des idées afin de faire sortir le loup du chalet.

Dans leur remue-méninge, il y eut une idée géniale : celle de capturer le putois et le renard qui étaient parti vers le sud, par un chemin de terre à l'ouest du chalet. Le chalet était situé sur la pointe la plus au nord du lac; pour retrouver le village le plus proche, il fallait traverser le lac et aller ainsi vers le sud ou il fallait le contourner par l'est, le chemin était alors plus court pour se rendre au village qu'en passant par l'ouest. Comme il avait 0,5 km de long par voie d'eau directe, cela donnait une randonnée de quelques 1 à 2 km par voie de terre.

Les otages

6. Le putois et le renard

Comme Albert et son équipe n'avaient pas le temps de suivre et de capturer le putois et le renard à leur aller au village, ils décidèrent donc, d'un commun accord, de les attendre à leur retour du village. Ces deux malfaiteurs seraient alors chargés de paquets comme des bourricots et seraient par le fait même moins vites et moins rapides sur la gâchette. Pour que le plan marche, il fallait s'assurer que les deux malfaiteurs passent par un lieu où il serait facile pour Albert et son équipe de leur tendre une embuscade bien pensée. Il fallait que le lieu de l'embuscade soit assez éloigné du chalet pour éviter qu'un bruit d'arme à feu ne s'y entendît par le loup. Une carabine avait été confiée à Marielle, ne serait-ce que pour mettre en joue un malfrat, pour une plus grande sécurité du groupe d'amis. Les amis marchèrent donc en suivant d'une distance très sécuritaire les deux malfrats sur la même piste.

– Tiens, cet endroit conviendrait très bien pour tendre une embuscade, le chemin devient plus étroit, il se transforme en sentier, et il y a des lieux qui pourraient servir de cachette individuelle, pour surprendre les deux malfrats en même temps, par Pierre et moi, expliqua Albert.

– Et moi, qu'est-ce que je fais? demanda Marielle.

Les otages

– Tu pourrais t’embusquer là et être prête à tirer sur les malfrats, si les choses tournent mal pour nous. Regarde, tu serais cachée et n’aurais qu’une toute petite fenêtre par laquelle tu vois tout le sentier. Il te serait facile alors de tirer sur eux si les choses se gâtaient pour nous. En serais-tu capable? Il ne faut pas, sous aucun prétexte, tomber entre leurs mains, car c’est notre arrêt de mort à chacun. Le putois a déjà tué un des deux gardes du corps de Marie et de Pierre; l’autre a été tué par le loup; je le sais parce que j’y étais, et je suis content d’avoir été avec eux, car c’est ainsi que j’ai pu vous sauver en mettant ma confiance en des gens qui sont bons.

Le plan était simple : attendre que les malfrats reviennent par ce chemin; et nous les tuerons lorsqu’ils seront à notre hauteur.

– Dès que nous le pourrons, nous les abattons, dit le gorille dont les instincts de survie reprenaient le dessus.

– Ne les tuons pas, Dieu nous commande de ne pas tuer. Nous serions mieux de les désarmer et alors nous les bâillonnerons et les attacherons afin qu’ils ne s’enfuient pas, objecta Pierre.

– Dieu? Qu’est-ce que Dieu qui commande de ne pas tuer? demanda Albert.

– Nous en reparlerons une autre fois, si vous le voulez bien, répondit Pierre.

– C’était vous les otages prisonniers, vous qu’ils avaient condamnés à mort. Alors, c’est juste que vous ayez le dernier mot sur eux. Je vais vous obéir, autant que je peux, mais sans mettre en danger nos vies, conclut Albert.

– Et s’ils revenaient par un autre chemin que celui-ci, que ferions-nous? demanda Marielle.

– J’y ai pensé, mais c’est peu probable. Ce chemin est le plus court pour aller au village le plus près du chalet. Les autres chemins par l’ouest sont beaucoup plus longs, du triple plus long, car il faut contourner la pointe du lac située au sud et revenir vers le nord pour atteindre le village. Alors, attendons mes amis! dit Albert qui connaissait bien les lieux pour les avoir explorés avant l’enlèvement.

Ainsi, les trois amis attendirent dans le plus grand silence l’arrivée des deux malfaiteurs, embusqués qu’ils étaient sur le sentier.

Les otages

Après quelques heures d'attente, ils entendirent au loin des voix, comme un murmure d'abord, puis des voix plus claires; on entendait ce qu'ils feraient avec l'argent extirpé des otages.

– Ah! moi, je m'achèterai un beau chalet au bord d'un lac avec un village pas loin pour l'eau et la nourriture, peut-être sur le Lac à l'Eau Claire, mieux que notre chalet, dit le renard.

– Les otages nous rapporteront quelques millions de dollars. Ils sont très riches. Nous aurons alors la vie facile, avec beaucoup d'argent à dépenser, se contenta de dire le putois qui puait toujours; le renard ne voulait lui parler de sa puanteur de peur de représailles toujours possibles de la part du putois.

Albert fit signe à Pierre de se préparer à mettre en joue le renard. Lui se chargeant du putois plus rusé qu'un singe, comme ils avaient convenu dans l'élaboration de leur plan. Albert les voyait s'en venir : le putois, l'air innocent, comme s'il n'avait pas commis de meurtre; le renard, complice, et sachant très bien ce que le putois avait perpétré comme crime.

Sur un signe d'Albert, les deux amis se mirent rapidement en face des malfrats en mettant en joue chacun de ceux-ci comme il avait été convenu. La surprise fut totale et complète. Les deux malfrats, en joue, regardaient leurs opposants, totalement ébahis et sidérés. Marielle restait cachée, prête à faire feu, au cas où l'un des deux prendrait la fuite.

– Putois! Couche-toi face contre terre les bras en croix ou bien je te couche moi-même, dit Albert de sa voix forte.

Une fois le putois couché les bras en croix, Albert donna l'ordre au renard de faire de même.

– Renard! Couche-toi face contre terre les bras en croix ou bien je te couche moi-même, dit Albert de sa voix forte.

Le renard se coucha lui aussi les bras en croix, avec les mains loin de toute arme.

– Si le renard bouge, descends-le, Pierre, dit Albert.

Les otages

Albert alla désarmer le putois et lui attacher les mains derrière le dos avec des menottes, une à la fois.

– Laisse tes deux bras en croix.

Lui saisissant une main, il passa la menotte autour du poignet et la sera fortement. Il fit le même manège avec son autre main.

– Au tour du renard maintenant!

Albert fit la même opération sur le renard. Les deux malfrats étaient bien menottés, il restait à les ligotés avec la corde qu'ils avaient apportée. Pour cela, Albert les amena dans l'abri de fortune qu'il nomma « Le repaire » qu'il avait construit avec l'aide de Pierre et de Marielle. Ils les ficelèrent littéralement l'un collé sur l'autre, face à face, pour qu'ils en arrivent à se détester mutuellement.

Pendant ce temps, au chalet, le loup avait déjà ligoté solidement les otages pour les empêcher de s'évader. N'ayant rien à faire, il s'empiffra des denrées restantes, comptant sur le putois et le renard pour lui en apporter des fraîches.

Il voulut dresser un plan avec le putois et le renard quand ils arriveront au chalet, pour retrouver le yacht au plus vite, n'imaginant même pas que le yacht leur avait été enlevé par Albert, alias le gorille. En effet, le loup le croyait mort avec l'orage qui s'était déchaîné le jour où le gorille était allé tuer les mauvais otages.

Comme Albert voulait capturer les malfaiteurs vivants pour les livrer à la justice – il ne voulait pas faire justice lui-même, laissant la justice à ceux à qui il était échu de la rendre. Il voulait juste les capturer pour leur dire de ne pas faire le mal, que ça ne paie pas de le faire. Mais, même avec la preuve de ce qu'il disait, les malfaiteurs ne voulaient tout simplement pas croire. Albert se disait que lorsque quelqu'un refuse de faire le mal, il ne fait pas le bien automatiquement, mais en tout cas, il ne fait plus le mal et c'est déjà être sur la bonne voie pour aller au ciel.

Pour arriver à son but, il lui restait trois malfaiteurs à capturer dont le loup, le plus féroce des malfaiteurs. Albert se disait que s'il pouvait capturer le loup maintenant, les deux malfrats restants seraient plus désorganisés sans

Les otages

leur chef pour les diriger dans le mal. Donc, les trois amis se dirigèrent vers le chalet pour capturer le loup et de ce fait libérer les otages.

Rendus aux environs du chalet, ils devinrent prudents, ne sachant pas quand reviendront le furet et le conducteur de leur randonnée autour du lac. S'il capturait ces deux-là, il deviendrait plus facile de capturer le loup, car ils n'auraient rien à craindre de se faire surprendre par d'autres malfaiteurs.

Pendant que Pierre et Marielle cherchaient des idées pour attaquer le loup sans mettre en danger les deux otages, Albert observait le chalet pour exploiter chaque faille qu'il pouvait trouver. Il remarqua que le cabanon était assez distancé du chalet, donc impossible de relier les deux de quelques façons que ce soient. Il commença à faire le tour du chalet tout en demeurant à l'orée de la forêt afin de remarquer tout ce qui pourrait l'intéresser. En faisant le tour du chalet, il remarqua à l'arrière que le mur était plein, qu'il n'y avait pas de fenêtres pour regarder à l'extérieur : c'était un atout pour lui. Alors, il prit bien son temps à observer le moindre détail sans oublier la description générale.

De son observation générale, deux choses captivèrent son attention : il y avait tout d'abord un arbre près du chalet, un chêne dont une grosse branche passait près du toit, tellement qu'un grimpeur adroit pouvait arriver sur le toit du chalet. Puis, l'autre chose qui captiva son intérêt fut une entrée sous le plancher du premier étage du chalet, menant probablement à la cave du chalet. Quelque chose l'attirait vers la cave, il ne savait quoi. Comme le mur arrière était plein et opaque aux regards provenant de l'intérieur, il décida de s'y risquer et de tâter l'entrée de cette cave. Il s'avança prudemment vers la porte en s'assurant de ne pas être vu par personne.

La porte n'était retenue que par un simple loquet à fermeture. Il l'ouvrit et tira la porte vers lui. Il entra franchissant le seuil que d'un pas : à l'intérieur, tout était pleinement noir. Par la lumière qui entrait par la porte, il regarda s'il ne trouverait quelque chose d'intéressant à l'entrée de la cave : rien pour l'instant, il n'y voyait absolument rien, aucune lumière provenant de soupiraux; c'était un chalet rudimentaire. Il décida donc de rebrousser chemin et de regagner la forêt. Tout à coup, il s'arrêta net : il se rappelait qu'il avait vu dans le cabanon une lampe de poche fonctionnelle et qu'il l'avait rangée dans sa veste de chasse, dans le compartiment secret. Il enleva donc sa veste et fouilla le compartiment secret pour la trouver. Sa joie était immense. Que révélerait la cave? Il irait la fouiller sûrement avec la lampe

Les otages

de poche retrouvée; il souhaita seulement que les piles répondent correctement à l'usage qu'il en ferait.

Il l'alluma et la lumière de la petite lampe de poche se projeta jusqu'au fond de la cave, révélant la puissance des piles spéciales. Il aperçut au fond, un escalier montant sûrement à l'étage où se trouvaient les otages.

Sur le plancher, des personnes marchaient et des voix qui parlaient :

- Vous ne les avez pas vus? demanda le loup.
- Non, pas du tout, répondit la voix qui était sûrement le furet.
- Et le bateau? l'avez-vous trouvé? demanda le loup.
- Non plus! répondit le furet, et nous avons fait attention.

Ils étaient justes au-dessus de lui et Albert se demanda si la cave lui serait d'une utilité quelconque. Il fit un 360° autour de la cave : il vit une vieille commode avec 4 hauts tiroirs, une autre armoire très haute. Il s'approcha de la commode pour l'inspecter. Avec un grand soin, il l'ouvrit très tranquillement. Horreur! Il y avait pêle-mêle des mèches de cheveux, des bandeaux, des cordes tachées de sang assez longues pour attacher des poignets, des poignards très fins, des dagues, des masques affreux qui donnaient la chair de poule, etc.

Il ferma ce tiroir et ouvrit le deuxième, juste en dessous : des costumes de toutes sortes, pliés et bien rangés. Il le ferma et ouvrit le troisième : des armes, des révolvers, des pistolets, des mitraillettes avec de bien petits canons, mais un gros magasin, et des munitions pour chacune de ces armes. Albert prit une mitraillette en pensant : si elle peut fonctionner. Il ouvrit le quatrième tiroir : des grenades, des grenades et des grenades assez pour attaquer un régiment. Il ferma le tiroir. Il en avait assez vu et cette commode ferait une très bonne pièce à conviction.

Il se rendit prêt de l'armoire très haute, regarda comment s'ouvrirait la porte et aperçut un cadenas sur la barrure de l'armoire. Il n'essaya pas de l'ouvrir. Il continua son inspection de la cave pendant que les trois malfaiteurs étaient présents à l'étage au-dessus, car contre trois, c'était trop risqué de tenter quoi que ce soit. Dans une autre armoire, il y trouva des denrées

Les otages

non périssables en grande quantité, des boîtes de ragoût de boulettes, des boîtes de petits pois, du saumon du Pacifique en conserve, des ananas toujours en conserve, etc. Donc, les malfaiteurs ignoraient le contenu de la cave, sinon, ils seraient venus se servir dans la partie des denrées. Il avait récolté des informations très précieuses.

Il projeta le rayon lumineux de la lampe de poche à côté de l'armoire aux denrées et vit une sorte de garde-robe non barré; il ouvrit la porte et trouva des tenues de soirée pour hommes et pour femmes. Il ferma la porte. Il regarda toujours à gauche de l'armoire aux tenues de soirée et ne vit plus que le mur en bois de la cave. En haut, la conversation était intéressante pour lui, il l'écouta quelques minutes encore. Il ne toucha à rien d'autre et sortit de la cave en prenant grand soin de la remettre dans l'état où il l'avait trouvée.

– Il faut trouver « un » bateau absolument. Allez en voler un dans le port du village, et revenez avec lui. Allez-y maintenant! Il fera nuit bientôt.

– Nous venons juste d'arriver, nous partirons demain matin de bonne heure. Nous allons dormir, nous sommes fatigués, dit le furet en parlant pour le conducteur.

– Allons souper, c'est le temps, dit le furet.

– Mais, il ne reste plus rien à manger, le putois et le renard ne sont pas revenus avec l'épicerie, dit le loup.

– Qu'est-ce qu'on va faire s'il ne reste plus rien à manger? demanda le furet.

– On va les attendre pour manger, suggéra le loup.

– Qu'est-ce qu'on fait en attendant? demanda le conducteur, j'ai faim moi.

Les otages

7. L'état des otages

Marielle Vézina et Pierre Marcotte, maintenant libérés et armés à leur tour, étaient en furie contre leurs ravisseurs.

Marie Vérin et Pierre Marcoux étaient eux, les *bons* otages pour les crapules; alors que les précédents s'avéraient être les *mauvais* otages parce qu'ils n'avaient pas de fortune financière en leur possession donc aucune possibilité de rançon à être exigée de la part de ravisseurs.

Marie et Pierre, attachés et isolés dans une pièce, assis et liés chacun à une chaise, ils n'avaient pour toute consolation que le Seigneur Dieu à prier pour qu'il les délivrât de leurs agresseurs. Même si les otages étaient attachés et isolés, leurs agresseurs leur avaient mis un bâillon profondément enfoncé dans la bouche.

Le Seigneur Dieu entendit leur prière.

Par la porte ouverte, Marie et Pierre virent passer dans le corridor Albert, qui les regarda d'une façon inusitée en leur faisant un salut et un clin d'œil. Il pointait une arme sur un couple, mais sans regarder aucunement le couple, comme si le couple n'était pas surveillé ni n'avait besoin de surveil-

Les otages

lance. Marie et Pierre ne comprirent rien au clin d'œil d'Albert, mais le gardèrent secret, espérant contre toute espérance une réponse à leur prière.

Un soupçon de bonne conduite planait dans l'esprit de Marie Vérin sur celui qui se faisait appeler le gorille. Allait-il avertir les policiers pour qu'ils viennent délivrer le jeune couple aux prises avec des ravisseurs expérimentés? Ou bien allait-il les délivrer à lui seul? Il en fut de même pour Pierre qui apprécia son clin d'œil amical; Pierre imaginait lui aussi que leur sauveur était cet homme que le Seigneur dans sa bonté leur envoyait, car leurs agresseurs avaient carrément rejeté le divin Sauveur.

Le plan final du loup était d'assassiner les otages après qu'ils auront payé une rançon élevée pour leur remise en liberté. Dès que le paiement serait effectué, l'ordre de les assassiner serait donné par le loup et les otages seraient exécutés sans aucune espèce de remords.

Pierre pointa ses doux yeux vers Marie pour ne pas la stresser; il semblait à Pierre qu'elle devait être très stressée par la prise d'otages et les interrogations qui avaient mal commencé pour elle. Une pensée survint dans l'esprit de Pierre : faire le plus de bruit avec sa bouche tout en se débattant du mieux qu'il pouvait pour attirer l'attention d'un gardien. Une fois son bâillon baissé, demander pour aller à la toilette et attaquer le gardien, si et seulement si c'était le chef des malfaiteurs. Le maîtriser et en faire une monnaie d'échange pour leur remise en liberté.

Même si ce plan n'avait aucune logique, surtout dans sa conclusion, Pierre s'y attachait, dans l'espoir de se libérer avec Marie.

Une chance qu'il comprit, après avoir analysé son plan en profondeur, qu'il n'avait aucune chance de le réaliser, aussi, l'abandonna-t-il.

Quant à Marie, elle pensait à un sauveteur qui surgirait, on ne sait d'où, mais qui viendrait la délivrer de sa situation de détresse. Elle aurait bien aimé voir Pierre dans ce rôle de sauveur; mais, elle le voyait elle-même, il était ficelé comme un saucisson, tout comme elle, et ne pouvait même pas bouger le petit doigt.

Puis, se saisissant, elle pensa à quelque chose d'agréable, comme sa rencontre avec une candidate à la présidence de La Bonne Étoile... Ah! ce qu'elle aurait besoin de sa Bonne Étoile présentement, comme toute per-

Les otages

sonne allant à La Bonne Étoile d'ailleurs; aussi, pria-t-elle encore le seul Dieu Tout-Puissant d'envoyer quelqu'un les délivrer le plus vite possible et elle s'en tint à sa prière.

Elle regarda Pierre de ses yeux très doux et imprima sur le reste de son beau visage un sourire que ses lèvres bâillonnées ne purent esquisser. Mais Pierre comprit la communication qu'elle lui faisait à travers ses yeux et lui fit, de ses propres yeux des clins d'yeux qui la firent rire d'une façon telle que son corps entier en tressaillit.

Elle voulait lui crier combien elle l'aimait, même en ces moments dangereux pour leurs vies. Et Pierre le sentait, car il pencha la tête et la releva en faisant signe que oui, lui aussi, l'aimait.

Ses yeux devinrent graves, puis se mouillèrent et pleurèrent; elle ne pouvait plus contenir ce flot de larmes et il lui tardait de les verser.

Les yeux de Pierre questionnèrent ceux de Marie et, Pierre, se sentant appeler, il décida d'un coup de cœur qu'il donnerait sa vie pour que Marie vive de sa belle vie. Il en fit la promesse au Seigneur. Cette promesse plût au Seigneur Dieu qui a dit : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci: donner sa vie pour ses amis. » Jean 15, 13.

Marie essaya de le retenir dans son entreprise folle, mais Pierre était bien décidé à tout faire pour que Marie vive.

Par leurs yeux, ils se racontaient la plus belle histoire d'amour qu'un homme et une femme ne se sont jamais raconté. Pourtant, ils étaient ficelés et isolés dans leurs mouvements, leur bouche était bâillonnée, seuls leurs yeux bougeaient de la vie qui parle plus fort que la captivité.

Le loup revint voir s'ils étaient toujours attachés et liés à leur chaise respective. Voyant et constatant leur totale captivité, il les regarda d'un regard dédaigneux et s'assura que les liens qui les retenaient à leur chaise étaient solides. Sûr des liens, le loup les quitta pour retourner dans la salle à manger, s'asseoir à la table et attendre le furet et le renard pour toute l'épicerie qu'ils apporteront.

Albert, Pierre et Marielle retournèrent au repaire tout proche pour s'assurer que leurs deux prisonniers étaient toujours bien ficelés et qu'ils

Les otages

n'étaient pas près de s'échapper. Albert vérifia les liens des prisonniers : ils étaient toujours solides. Il enleva leur bâillon et ils se mirent à crier des insultes au gorille :

– Tu n'es pas mieux que mort si nous mettons la main sur toi, gorille.

– Je m'appelle Albert! dit-il.

Et il remit le bâillon sur chacune de leur bouche pour les empêcher de crier et avertir ainsi un malfaiteur qui serait proche de leur repaire.

– Si ce n'est pas moi, c'est la justice qui aura raison de vos crimes, leur dit-il.

– Bien dit! conclurent Pierre et Marielle presque en même temps; ce couple-là ne voulait pas se substituer à la justice.

– Est-ce que je fais des progrès? demanda sérieusement Albert.

Pour toute réponse, il eut droit aux sourires de Marielle et de Pierre, ce qu'il apprécia grandement et qu'il retint dans son cœur. Tranquillement, Albert construisait sa nouvelle identité, tout en échappant aux suppôts de Satan; il échappait aussi à la damnation éternelle qui s'avère horrible et atroce, car Dieu y est totalement absent.

Il la construisait en regardant surtout Marielle et Pierre qu'il prenait pour des personnes vraiment bonnes, tout comme sa mère le lui disait : « Fais-toi ami avec de bonnes personnes, pas avec des personnes mauvaises! » Pierre était bon, car il avait refusé de tuer ceux qui voulaient le tuer lui-même. Il en était de même avec Marielle puisqu'ils étaient en couple. En présence de Marielle et de Pierre, Albert se souvenait de plus en plus de sa propre mère et de ses bons conseils.

– Décidément, Marielle et Pierre exercent une bonne influence sur moi, pensa-t-il, influence qui est très près de celle de ma propre mère, ajouta-t-il dans ses pensées.

– Comment ai-je pu me laisser entraîner dans des actions aussi mauvaises que celles-là? se pensa-t-il, mais l'important, c'est que je suis en train d'en sortir rapidement.

Les otages

Il considérait les actions menées par le loup comme mauvaises maintenant, car il s'apercevait que Marielle et Pierre étaient bons et que ces actions menées par le loup faisaient du mal à ceux que le loup appelait ses prisonniers. Maintenant qu'il commençait à peine à faire la différence entre le bien et le mal, il se rappelait sa mère et ses sévères avertissements : ne fais pas le mal, sinon tu iras en enfer avec le diable! Fais le bien et tu iras au Paradis avec le Bon Dieu!

Comme l'esprit de révolte contre les parents tentait Albert de n'en faire qu'à sa tête lorsqu'il était jeune, ce dernier pencha vers l'esprit de révolte et n'obéit pas aux judicieux conseils de sa mère. Pour suivre cet esprit de révolte contre sa propre mère, il suivit les crapules qui comme lui n'en faisaient qu'à leur tête. Il les suivit jusqu'au jour où il devait tuer deux innocents, Marielle et Pierre. Il s'y opposa en se rappelant les conseils de sa mère.

De fil en aiguille, conduit par les conseils de sa mère dont il se remémorait les avertissements, Albert en vint à pencher totalement pour Marielle et Pierre qu'il se mit à considérer comme ses égaux. Les mercis dont Marielle et Pierre l'abreuyaient procurèrent à Albert assez d'estime de lui-même pour leur ouvrir son cœur. Au fur et à mesure des confidences qu'ils se faisaient, Albert comprit que malgré qu'ils fussent séparés au tout début, ils arrivaient à s'entendre sur un but commun : celui de sauver des vies humaines des exécutions sommaires décidées par les malfaiteurs.

À se connaître, ils étaient même devenus amis; il avait été reconnu tel par Marielle et Pierre. Albert pouvait compter maintenant sur de vrais amis qui voulaient faire le bien comme sa mère lui avait si souvent répété. Ah! ce qu'il aimait sa mère à présent! Combien de bons conseils avait-il reçus d'elle, il ne pouvait pas les compter. Il se dit qu'il irait la voir quand tout cela serait fini. Une promesse! se dit-il.

Albert avait hâte maintenant de les rencontrer seuls, tous les deux pour parler à cœur ouvert avec eux. Il voulait leur demander comment devenir une bonne personne, comme eux étaient bons. S'ils lui disaient comment procéder, il le ferait du mieux qu'il pouvait. Ne pouvant retenir cette pensée, il leur avoua tout. Cet aveu d'Albert à leur endroit, ce témoignage qui venait du cœur touchèrent Marielle et Pierre au plus profond de leur être. Marielle en versa même quelques larmes de joie à la pensée qu'un être perdu dans un

Les otages

mauvais chemin venait de retrouver le bon chemin vers Dieu et vers le bonheur assuré. À travers eux, Albert retrouvait beaucoup de bons conseils de sa mère.

– Nous te ferons lire un livre, l'Évangile, et tu nous diras ce que tu en penses, dit Pierre.

– Mais je ne sais pas lire! avoua Albert.

Alors, une conversation s'engagea entre Albert et Pierre que Marielle respecta en n'y entrant pas. Elle se poursuivit ainsi :

– Nous t'apprendrons à lire et, en premier, nous te le lirons nous-mêmes, l'Évangile.

– Ça prend beaucoup de temps pour apprendre à lire, aurez-vous la patience?

– Nous apprendrons à te connaître pendant que tu apprendras à lire avec nous et nous t'en devons toute une.

– Une quoi?

– Une vie, deux vies! Les nôtres!

– Vous venez de m'apprendre que Dieu nous commande de ne pas tuer. Avec vous, je suis sûr d'apprendre de bonnes choses, comme celles que ma mère m'apprenait, mais que j'ai oubliées faute de les vivre.

– Est-ce que ta mère était catholique?

– Ça me dit quelque chose, le mot catholique : je sais tout simplement qu'elle allait à la messe communier.

– Alors, elle était catholique; seuls les catholiques communient au Corps et au Sang du Christ.

– Est-ce que vous êtes catholiques?

– Oui, tout à fait.

Les otages

– Alors, j’aimerais bien devenir catholique moi aussi et vous suivre de ce côté-là.

– En devenant catholique, ce n’est pas nous que tu suivras, mais Jésus!

– Jésus est-il bon comme vous deux?

– Non. Non! Ce n’est pas Jésus qui est bon comme nous, mais c’est nous qui essayons d’être bons comme Jésus l’est! Jésus est Dieu, nous sommes des créatures de Dieu.

– Est-ce que moi aussi je suis une créature de Dieu?

– Oui, et une très bonne créature de Dieu. Ta mère a dû te donner une très bonne éducation pour que tu ne nous tues pas alors que tu en avais la possibilité.

Comme la sincérité émanait et se ressentait du cœur de Pierre, Albert devint fier de sa mère et de lui-même pour lui avoir obéi, dans son dernier retranchement, en quelque sorte. Il n’était plus le gorille, mais Albert, déjà l’homme nouveau qui commençait à s’inscrire dans la foi et la Tradition catholique, parrainé par Pierre et Marielle.

– Est-ce que je suis catholique?

– Albert, Marielle et moi, nous nous engageons à devenir pour Marielle, ta marraine et pour moi, ton parrain. Eh oui, si tu le veux, tu deviendras catholique, nous te le promettons.

– Que faut-il que je fasse pour le devenir?

– D’abord, as-tu été baptisé?

– Je ne le sais pas.

– Alors, dans le doute nous te baptiserons, car nous ne savons pas si nous sortirons en vie de la situation dans laquelle nous sommes et si tu n’es pas baptisé, tu n’entreras pas au ciel.

Les otages

8. Le désir d'Albert

– Alors, baptise-moi!

– D'accord, mais avant, récitons un Notre Père; c'est la prière que Jésus a apprise à ses apôtres pour qu'ils la répandent dans le monde entier.

– Alors, montre-la-moi!

– Bien, dis après moi :

Et ils récitèrent tous les trois le Notre Père. Puis, après avoir dit le Notre Père, Pierre demanda :

– As-tu de l'eau, il faut de l'eau pour recevoir le sacrement du baptême.

Albert lui tendit sa gourde remplie d'eau. Pierre dévissa le gros bouchon et le remplit d'eau. Pour te baptiser, je vais te verser de l'eau sur le front et je vais prononcer les Paroles sacrées que Jésus le Christ nous a demandé de prononcer lors du baptême.

– Penche la tête par en arrière, demanda Pierre à Albert.

Et en versant l'eau sur la tête d'Albert, Pierre dit :

– Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Les otages

- Tu es maintenant baptisé. Bienvenu chez les catholiques.
- Est-ce que maintenant je suis catholique?
- Ton désir de le devenir fait en sorte que tu es catholique à part entière.
- Comment ne suis-je pas catholique encore tout à fait?
- Pas tout à fait, il te manque encore de faire ta Première Communion au Corps et au Sang du Christ et ta Confirmation.
- Alors, fais-moi faire cette Première Communion.
- Moi, je ne peux pas la faire, seul un prêtre dûment ordonné, ministre du Culte peut te faire faire ta Première Communion. Et elle se fait pendant la messe dans une cérémonie un peu spéciale dans laquelle tu es présenté à toute la communauté par le prêtre.
- Et la Confirmation?
- Ce sacrement vient après la Première Communion. Il est donné habituellement par l'Évêque du diocèse; il t'impose les mains sur la tête et demande à l'Esprit-Saint de descendre sur toi pour t'éclairer et pour te sanctifier. Il lui demande de toujours te suivre dans les voies que tu prends pour t'éclairer de sa lumière et te sanctifier de ses grâces.

Albert avait hâte de faire sa Première Communion et de recevoir le sacrement de la Confirmation par un évêque de l'Église que Jésus a fondée sur saint Pierre.

- J'imagine qu'il y a des raisons pour recevoir ces deux sacrements, non?
- Tu as vu juste. Jésus nous a dit de communier, de manger son Corps et de boire son Sang pour avoir la vie éternelle en nous-mêmes.
- C'est quoi la vie éternelle?
- Rapidement dit, c'est de vivre de la vie même de Dieu au Paradis pour l'éternité avec Dieu, les anges, les saints et les saintes. En effet, il n'y a que

Les otages

les saints et les saintes qui entrent au Paradis, car devant Dieu, il faut être pur, sans aucun reproche.

– Comment peut-on être pur?

– Après ta mort, si tu n’es pas encore pur, il y a le purgatoire pour finir ta purification afin d’entrer au Paradis. Il y a aussi l’enfer, si tu as un péché mortel dans ton âme.

– C’est quoi un péché mortel? Et l’âme, qu’est-ce que c’est?

Tout à coup, Albert mit son doigt à travers de ses lèvres pour signifier à Marielle et à Pierre de garder le silence. Pendant que les trois, silencieux, écoutaient les bruits de la forêt, des voix bruyantes se firent entendre trop loin d’eux pour distinguer une conversation. Au ton de leur voix, Albert reconnut le furet et le conducteur qui s’en venaient par le côté situé à l’est du lac.

Tout de suite, il fit signe à Pierre et à Marielle de s’embusquer. Ce qu’ils firent rapidement. En quelques secondes, ils furent prêts à intercepter ces bandits prêts à tuer des personnes honnêtes pour de l’argent.

Pendant qu’ils parlaient, le furet et le conducteur furent mis en joue et soudainement furent arrêtés par Albert et Pierre; Marielle se tenant prête, pas loin de là à les tirer s’ils s’échappaient.

Albert et Pierre leur firent le même traitement que celui du putois et du renard. Bientôt attachés et ligotés solidement l’un en face de l’autre, ils auront bien le temps de se détester réciproquement, se disait Albert en riant tout bas dans sa barbe.

Il ne restait plus qu’un seul malfaiteur, restreint à surveiller directement les otages. Albert décida d’élaborer un plan pour que le malfaiteur délaisse quelques dizaines de minutes les otages. Ce plan consistait premièrement à faire deux équipes : Marielle et Pierre seraient la première équipe qui libérerait les otages de leurs liens; ils iraient ainsi se cacher dans la forêt. La deuxième *équipe* serait constituée d’Albert uniquement qui se chargerait de garder le loup à bonne distance du chalet et des otages. Deuxièmement, pour éloigner le loup des otages, il fallait simplement arrêter la génératrice pour

Les otages

que le loup vienne la réparer et avoir ainsi assez de temps pour que Pierre et Marielle libèrent les otages et s'enfuient avec eux se cacher dans la forêt.

Il fallait donc trouver une *panne* toujours possible au moteur de la génératrice pour qu'elle semble plausible. Albert qui connaissait bien les moteurs à carburateur ne fit que débrancher le fil qui alimentait la pompe à essence du moteur dont le résultat eut lieu à l'instant même : le moteur étouffa lentement faute de carburant!

Pendant ce temps, le loup s'inquiétait de l'absence du furet et du conducteur.

– Que peuvent-ils bien faire ces deux-là? Pensa le loup, ils feraient bien de revenir au plus vite, sinon... ajouta-t-il.

Les lampes électriques de la maison s'éteignirent et le bruit du moteur à essence cessa tout à coup.

– La génératrice... Misère des misères, se dit le loup.

Il alla vérifier les liens des otages : ils étaient solides. Il partit en direction du cabanon pour examiner la génératrice.

Pierre et Marielle attendirent que le loup entre dans le cabanon. Eux, ils entrèrent dans le chalet pour libérer les otages. Pendant que Marielle pointait sa carabine vers la porte d'entrée pour pallier l'éventualité d'un retour toujours possible du loup, Pierre avec le couteau de chasse alla couper les liens de Marie et de l'autre Pierre.

– Vite! nous n'avons pas beaucoup de temps!

Marie reconnut tout de suite Pierre Marcotte qu'elle avait vu au bout du revolver du gorille. Elle comprenait maintenant l'attitude du gorille dont elle ne connaissait pas encore le nom. Elle voulut se dépêcher, mais elle était ankylosée par une trop longue captivité sans pouvoir bouger et faire circuler le sang dans les veines. Pierre la massa, de même que le mari de Marie. Après quelques minutes, ils purent marcher, non sans boiter. Ils sortirent alors du chalet et allèrent se cacher dans la forêt, dans le repaire pour surveiller le putois et le renard.

Les otages

Le loup ouvrit la porte du cabanon. Il y entra, laissant la porte ouverte derrière lui. Albert, tapi de l'autre côté du cabanon, attendit que le loup y pénétrât. Albert vint près de la porte et il observa que le loup avait déjà déposé son revolver par terre. Alors, il mit en joue le loup et cria pour être entendu du chalet :

– Mains en l'air ou bien je te tire dessus!

Le loup reconnût la voix d'Albert et leva les mains en l'air devant le sérieux de l'ordre.

– Gorille! gorille! que fais-tu? As-tu oublié les millions que les otages nous rapporteront?

Le gorille cracha par terre et il ne répondit plus aux questions de son ancien chef, il avait de bons amis maintenant.

– Gorille! que fais-tu à me pointer avec une arme? Ne serait-ce pas les otages que tu devrais pointer d'une arme? Gorille, que fais-tu? Gorille, je suis ton chef!
Obéis-moi!

– Ta gueule! dit Albert qui se fâchait graduellement contre le mal que représentaient le loup et son entreprise d'enlèvement de personnes honnêtes.

– Pousse du pied ton revolver vers moi et pas de coups fumants, sinon je te crible de balles.

Perdu, le loup essaya de lui faire perdre contenance par des propos malveillants :

– Rappelle-toi de ta mère qui te disait de te faire de *bons* amis comme moi! qui prendrait soin de toi!

– Ta gueule! Pousse du pied ton revolver, je ne te le dirai pas une troisième fois!

Le loup s'exécuta et du pied poussa son revolver.

Les otages

– Tu es le mal incarné, le loup! J’ai de bons amis maintenant et je ne les laisserai pas pour tout l’or du monde; eux, ils m’apprennent à faire le bien, pas le mal comme toi! Tu es bon pour l’enfer, le loup, je vais prier Dieu pour qu’il te change.

– Tu ne disais pas cela autrefois! Tu disais : oui mon maître! non mon maître!

– Couche toi par terre sur le ventre et les bras en croix! ordonna celui qui redevenait le gorille, prêt à tuer!

Le loup obéit au gorille. Couché face contre terre, les bras en croix, gorille lui passa une menotte puis l’autre; il lia les mains du loup derrière son dos.

Mais une petite voix dans le cœur d’Albert lui disait pour la première fois de sa vie : « Tu ne tueras pas. »

– Ah! C’est donc vrai ce qu’ils me disaient! pensa tout joyeux et reconnaissant Albert, la petite voix au fond de notre cœur! Ah! c’est merveilleux! ajouta-t-il.

– Libère-moi, gorille, et je te donne 500 000 \$! dit le loup désespéré.

– Ta gueule! rétorqua le gorille.

Puis, voyant un fil d’extension électrique, il lui attacha les chevilles et il les lia aux mains en sorte que le loup ne pouvait s’échapper.

– Sais-tu la seule raison pour laquelle je te laisse en vie le loup?

Le loup le regardait, incrédule. Il haussa les épaules.

– C’est seulement pour te remettre entre les mains de la justice pour que tu sois jugé selon tes crimes.

– Tu ne peux faire cela, gorille, mon ami!

– Et qui m’en empêcherait?

Les otages

- Moi-même, je suis ton chef!
- Tu n’es plus le chef de personnes; tous tes bandits ont été ligotés et seront comme toi livrés à la justice.
- Ne fais pas ça, gorille! Tue-moi plutôt!
- Ah! pour que tu ailles en enfer rejoindre celui que tu adores, le diable. Sache que le diable haït toute personne, spécialement celle qui l’adore; ceux-là il les torture beaucoup plus.
- Où as-tu appris toutes ces fadaïses?
- Libre à toi de croire ou non, après tout c’est ton âme qui est en jeu.

Albert avec le mot âme avait touché un point concret pour le loup : le loup croyait réellement qu’il avait une âme!

- Comment ça, mon âme est en jeu?
- Dieu et le diable se disputent ton âme : Dieu est le Bien absolu que tu refuses et le diable est le mal que tu approuves. Ceux qui suivent Dieu vont au Paradis, un lieu de délices presque inimaginables, d’amour entre les élus; et ceux qui suivent le diable vont en enfer, un lieu de damnation, d’atroces souffrances et de haine totale entre les damnés. Dieu est Dieu et le diable n’est qu’un ange déchu, condamné par Dieu, une créature absolument répulsive et empoisonnée qui n’amène que la damnation éternelle.
- Où as-tu appris tout cela? demanda le loup.

Le loup demandait-il cela par ruse ou par intérêt soudain pour son âme?

- De véritables amis me l’ont appris, dit Albert.
- Qu’est-ce que c’est que d’avoir de véritables amis, n’en n’étais-je pas un pour toi?
- Non, parce que tu es orienté vers le mal et le diable et que tu hais les gens.

Les otages

– Mais, vous, je vous ai aimés! ne vous ai-je pas promis des millions de dollars?

– Non, parce que cet argent ne t'appartenait pas et parce que tu nous entraînaï vers le mal, vers la prison et vers l'enfer à la fin de notre vie; de toute façon, tu n'aimes que l'argent et tout ce qui l'accompagne.

– Tu crois cela de moi?

– Ne l'as-tu pas prouvé toi-même par tes actes, tes gestes et tes paroles, tout le temps que tu as été avec nous? Et même par ce que tu viens tout juste de me dire, ne me le prouves-tu pas une deuxième fois?

Albert, nouvellement converti à la foi catholique, essayait contre toute attente de ses nouveaux amis de convertir le loup à la même foi!

– La Rédemption est pour tous ceux qui l'acceptent, mais pas pour ceux qui la refusent!

Le loup la refusera-t-il? De même que ceux qui l'ont suivi? Comme Albert ne jugeait pas ce que les ex-malfaiteurs seraient en mesure de croire de la foi, de l'espérance et de la charité, ces trois vertus théologiques, il voulait leur transmettre gratuitement ce précieux don que Dieu seul accorde : la foi. Voudront-ils seulement sauver leur vie éternelle?

Albert essaierait en allant les voir en prison, si lui-même y échappait pour bonne et courageuse conduite. À la prison, il ne serait pas seul, mais il aurait l'aide d'un aumônier attaché à cette même prison.

Albert était totalement heureux. Il avait réussi à mettre en pratique ce que sa mère lui avait souhaité : « ... pour être heureux. »